

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

- 145 **CANSEC 2004**
Christian Sauvé
- 157 **Camera oscura (XI)**
Christian Sauvé
- 173 **L'Été meurtrier**
Norbert Spehner
- 180 **Encore dans la mire**
Christine Fortier
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay



N° 11

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 10

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 28 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 11 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 11 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2004

© **Alibis et les auteurs**

Bienvenue dans le monde merveilleux de la défense et de la sécurité canadienne



April 22 & 23 2004
Ottawa Congress Centre

Mr Christian Sauve

Revue Alibis

MEDIA

En matière de défense et de sécurité civile, Ottawa n'est pas qu'une petite capitale peuplée de ronds-de-cuir, sise sur les berges de la rivière Outaouais. C'est surtout de là qu'on contrôle le budget des forces armées canadiennes. Même au Canada, puissance militaire bien modeste, la sécurité est une affaire de gros sous : durant l'année fiscale 2002-2003, par exemple, le département de la Défense nationale disposait de 10,8 milliards de dollars.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de savoir que, chaque printemps, Ottawa devient l'hôtesse d'une foire commerciale unique au pays : CANSEC, « *Canada's Defence & Security Technology Showcase* ». Tenu au Centre des Congrès d'Ottawa, à deux pas des quartiers généraux du département de la Défense nationale, cet événement rassemble des exposants du milieu de la défense, de la sécurité et de la protection civile. Organisé par le lobby spécialisé du CDIA (*Canadian Defence Industries Association*), CANSEC a pour but de faciliter les rencontres entre vendeurs et acheteurs.

Entre autres.

Petite histoire de CANSEC

Au fil des ans, CANSEC est devenue une tradition dans l'industrie canadienne de la défense et de la sécurité. Même si l'édition de cette année passe pour sa sixième, dans les faits, cette foire a une histoire beaucoup plus longue et compliquée.

Dès 1983, le gouvernement canadien avait décidé d'organiser des expositions d'équipement militaire pour faciliter la communication entre la bureaucratie et l'industrie privée. Ces événements, connus sous la désignation peu subtile d'ARMX, se tenaient alors aux deux ans et atteignaient un sommet de popularité en 1989, avec près de 450 exposants et 15,000 visiteurs. Entre-temps, l'organisation du congrès était passée aux mains du secteur privé quand le groupe torontois Baxter avait acheté les droits de l'événement en 1986 pour la somme de un dollar !

Avec ce succès vient la controverse : ARMX 1989 suscite un tollé de protestation de groupes anti-militaristes. Bannie par la ville d'Ottawa, l'édition 1991 est remise à plus tard deux fois, puis tout simplement annulée. L'événement renaît timidement deux ans après sous la désignation « Peacekeeping 1993 », mais il faudra attendre en 1999 pour revoir la tenue d'une foire commerciale comparable à ARMX. En limitant son envergure et en diversifiant son rôle dans le domaine de la protection civile, CANSEC réussit à remplir son mandat tout en évitant la controverse qui avait étouffé son prédécesseur. Du coup, la foire redevient discrètement et progressivement plus importante. C'est ainsi que l'édition 2003 attire non seulement 150 exposants et 3600 visiteurs, mais aussi – invasion iraquienne oblige – une centaine de protestataires (dont quatre seront arrêtés par les autorités).

On comprendra que n'entre pas qui veut à cet événement. Le site Web du congrès annonce les couleurs : « *IMPORTANT NOTICE: Attendance at CANSEC is restricted to CDIA Members, invited guests and government personnel ONLY. Sorry, there are no exceptions.* » Les médias doivent soumettre leur demande d'accréditation bien avant l'événement, sujet à l'approbation du comité organisateur.

Puisque la revue *Alibis* s'intéresse à tout ce qui traite de sécurité ou de défense (des effectifs policiers aux forces militaires), pourquoi ne pas offrir aux lecteurs de la revue un coup d'œil à l'intérieur d'une telle exposition ? En quoi cette foire commerciale se démarque-t-elle de ses équivalents civils moins controversés dans, disons, le domaine de la haute technologie ?

Contre toute attente, l'humble demande d'accréditation d'*Alibis* est acceptée sans histoire.

Produits et services spéciaux

Que trouve-t-on à des événements comme CANSEC ? Dans certains cas, des firmes aux noms très familiers vendant des produits ordinaires à des fins particulières : 3M (filtres pour matières dangereuses, logiciels), Alcatel et Ericsson (communications), Bombardier, Polaris et John Deere (VTTs pour forces policières), Mercedes-Benz (véhicules blindés) ou bien Duocom (équipement audiovisuel pour des salles de commandes).

À celles-là s'ajoutent des firmes dont on voit d'ordinaire les noms dans des thrillers à saveur militaire : Boeing, General Dynamics, Bristol Aerospace, Lockheed Martin, Northrop Grumman et Raytheon. D'autres firmes encore, un peu plus mystérieuses et néanmoins pas tout à fait inconnues, ont de quoi intriguer : Oerlikon, CAE, Honeywell, SNC Lavalin, Thales, XWave, Macdonald Dettweiler... Et ce sans compter les surprises : à voir l'insigne SAAB, on ne s'attend vraiment pas à leur lance-missiles Carl-Gustaf M3... Malgré leur excellente réputation dans le domaine de l'automobile, voilà une compagnie qui fabrique aussi missiles, chasseurs et torpilles.

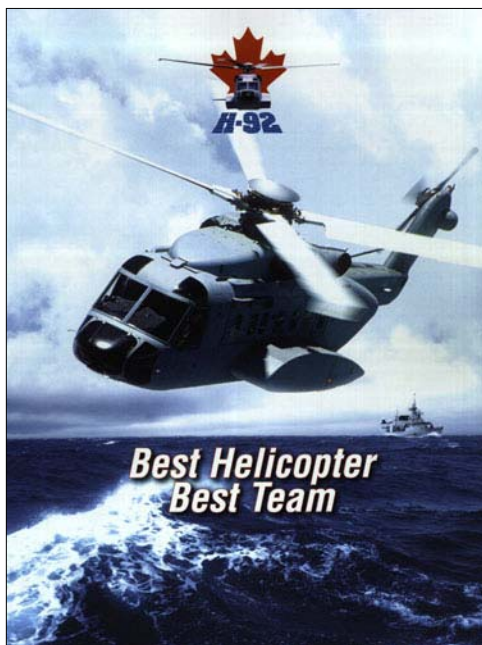
Les visiteurs sont peut-être triés sur le volet, mais les exposants le sont aussi : le site Web de l'événement indique clairement le prix des stands, qui se chiffre à 2300 \$ et plus, étant entendu que ce minimum ne comprend aucun aménagement particulier... La lecture du contrat d'exposant, aussi disponible sur le site Web, nous informe également sur la saveur de l'événement : après sept pages de clauses bien ordinaires pour une foire commerciale, on en arrive à une huitième page... qui stipule les conditions selon laquelle on peut exposer des armes à feu à CANSEC.

Car, ne nous leurrons pas, malgré les airs rassurants que se donne CANSEC avec son emphase sur la protection civile et l'équipement des forces policières, les armes constituent une portion importante des produits exhibés à cet événement. C'est ainsi que votre reporter s'est surpris à étudier de près les raffinements techniques d'un système d'artillerie, à examiner des rangées de fusils d'assaut où à discuter près d'une réplique 1:1 d'un missile air-air. Un des exposants les plus populaires (et bruyant) de CANSEC était FATS, un système d'entraînement virtuel pour

les soldats qui ressemblait étrangement à une version grand écran d'un jeu vidéo ultra-réaliste, mais équipé de fusils infra-rouges plutôt que d'un clavier d'ordinateur...

Certes, le monde de la défense et de la sécurité ne se limite pas seulement à celui des armes. Des considérations bien plus pratiques entrent souvent en jeu, et c'est ainsi qu'il n'y avait pas moins de trois fabricants de caisses renforcées à CANSEC. Les manufacturiers d'ordinateurs endurcis étaient aussi assez nombreux à présenter leurs produits: renforcés contre les pulsions électromagnétiques, équipés de systèmes Linux, conformes aux standards d'émissions TEMPEST, capable de supporter des chutes d'une hauteur d'un mètre, résistants à l'eau, dotés d'écrans que l'on peut malmener, équipés de piles redondantes capables d'être remplacées alors que la machine fonctionne toujours... bref, des appareils susceptibles de survivre aux pires sévices des douanes d'aéroports.

Ces produits ne seraient pas en montre dans une foire commerciale plus ordinaire. Mais CANSEC n'est pas un événement comme les autres: où ailleurs au Canada peut-on discuter des mérites relatifs d'appareils tels les transports C-17 Globemaster III et C130J Super Hercules (tous deux en compétition pour remplacer les appareils de transports vieillissants de l'aviation militaire canadienne), ou bien encore l'hélicoptère H-92 (aussi en compétition avec le EH-101 de Team Cormorant pour le remplacement des fameux Sea Kings)? Où ailleurs peut-on trouver des dépliants publicitaires sur le Mobile Gun System de General Dynamics, qui remplacera d'ici 2010 les chars d'assauts Léopard utilisés par



notre armée ? Une variété de représentants était sur place pour expliquer les moindres détails de ces appareils et comment ils pourraient s'avérer fort utiles aux forces armées canadiennes, pour ne rien dire des contribuables ainsi protégés.

Cela dit, CANSEC peut aussi rapidement passer du concret à l'abstrait. Parmi les exposants, on pouvait compter Hill & Knowlton, la légendaire firme de relations publiques. D'autres compagnies intriguaient plus par leur nature générique que par leurs produits : maintes compagnies d'ingénierie, par exemple, offraient de la documentation nous assurant qu'elles étaient capables d'absolument tout... sans pour autant se compromettre sur les réalisations déjà à leur actif. Insécurité ou inexpérience ? Pas du tout ; dans ce domaine, la discrétion est gage de compétence... Dans ce contexte, qu'un profane passe trente secondes devant un stand à tenter de déchiffrer (sans succès) les services fournis par une compagnie peut être considéré comme une réussite et non pas une faillite de communication.

Conversations

Mais CANSEC n'est pas qu'une exposition d'équipement ; c'est surtout un lieu de rencontre entre acheteurs et vendeurs. Naturellement, *Alibis* n'a pu résister à la tentation d'aller poser quelques questions aux exposants. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la vaste majorité de nos interlocuteurs ont été fort loquaces, surtout après avoir été informés de la nature de la publication. Revue littéraire canadienne-française ? Peu importe : un interlocuteur doté d'un carnet de note peut toujours s'avérer un autre conduit publicitaire...

Même si dans le monde de ces expositions spécialisées CANSEC demeure un événement à portée modeste, il s'agit aussi d'une intersection unique entre deux domaines similaires mais non identiques : à réunir à la fois des industries de la défense et de la sécurité, CANSEC établit des liens entre les forces policières, militaires ou de sécurité privée. Les exposants ont révélé leurs prochaines destinations, et cité d'autres foires commerciales dans les domaines de la santé, de la protection civile, des forces policières ou bien, évidemment, des expositions purement militaires.

D'autres exposants nous ont avoué qu'ils ne considéraient pas tant CANSEC comme un événement « vendeur » (c'est-à-dire, menant directement à la signature de contrats sur place) que comme

une occasion de socialiser avec d'autres membres de l'industrie et des acheteurs potentiels. Dans le cas d'entreprises de la région d'Ottawa (qui comporte sa part importante de petites ou moyennes entreprises en haute technologie), il peut s'agir d'une occasion relativement peu onéreuse de briser la glace et familiariser les acheteurs potentiels avec leurs produits et services.

Mais il ne faut pas faire l'erreur d'assumer qu'il s'agit d'un événement d'intérêt exclusif au gouvernement fédéral : si CANSEC continue de dépendre sur les dollars du gouvernement canadien pour assurer sa raison d'être (plus particulièrement de l'intérêt de départements tels Travaux publics et service gouvernementaux, Affaires extérieures et commerce international ainsi que l'inévitable Département de la défense nationale), l'intérêt porté à CANSEC dépasse les frontières de la ville d'Ottawa, voire même du Canada. Des exposants nous ont confié que des Américains, civils ou militaires, venaient régulièrement faire un tour à CANSEC : la technologie canadienne est fiable et sophistiquée, mais ce n'est pas tous les vendeurs qui ont les moyens de se rendre aux foires militaires américaines. CANSEC s'avère donc une occasion idéale pour évaluer ce qui se passe au nord de la frontière.¹

Par moments, nos discussions avec les exposants prenaient l'allure de l'amorce d'un thriller. Un détaillant d'équipement spécialisé nous a raconté qu'une partie de son chiffre d'affaires était générée en revendant à des acheteurs américains des produits d'origine européenne. Cela s'explique par le fait que les restrictions d'achat et les problèmes d'images potentiels sont beaucoup moins importants dans le cas d'un revendeur canadien que d'un manufacturier européen...

Documentation

Il n'y a pas de foire commerciale sans documentation promotionnelle, et CANSEC n'était pas une exception. Étant donné l'ampleur de l'industrie de la défense, la nature inhabituelle des équipements ainsi exhibés et l'enthousiasme des exposants, il était difficile de résister à l'accumulation de documentation – fusse-t-elle fournie en version imprimée ou en format électronique.

¹ Les Américains ne sont sans doute pas les seuls à enquêter de la sorte. Durant les années 80, les ambassades de la région d'Ottawa recevaient des invitations à ARMX, question d'encourager les liens entre entreprises canadiennes et clients étrangers, et ce peu importe leur type de gouvernement. Il ne serait pas surprenant que ce type de rencontre ait toujours lieu... même s'il serait impossible pour *Alibis* d'en obtenir la preuve !

Voilà donc comment j'ai progressivement accumulé plus de trois kilos de documentation, mon ardeur étant éventuellement limitée par le poids imposé à mes épaules. CANSEC s'est donc poursuivi plus tard à l'extérieur du Centre des Congrès, dans des brochures à papier glacés pleines de phrases telles « *The compact nature of (this weapon) is perfect when you need something smaller than a full-size pistol but are unwilling to compromise on quality, performance or firepower.* » ²

L'intérêt quasi-adolescent que je porte toujours aux armes, véhicules et gadgets, n'a pas empêché un sentiment certain d'inconfort à voir, dans quelques brochures, de l'équipement mortel décrit en termes de marketing tout à fait enthousiastes. Des munitions sont accompagnées de photos montrant les effets de l'impact de la balle dans des blocs de gélatine claire. Légende ? « Wound characteristics » (Mais rassurez-vous ; tout est conforme à un protocole de test développé par le FBI.)



D'autres brochures sont tout simplement fascinantes en raison de leur sujet insolite. Qui n'a pas la curiosité, même momentanée, de parcourir les catalogues utilisés par les équipes d'intervention tactiques pour commander leur équipement ? Qui n'est pas captivé par des brochures mettant en vedette des forces anti-émeutes devant la vitrine fracassée d'un café Starbucks ? N'y a-t-il pas quelque

² « La nature compacte de (cette arme) est parfait pour celui qui cherche quelque chose de plus petit qu'un pistolet mais ne désire pas de compromis sur la qualité, la performance et la puissance. »

chose d'inexplicablement *cool* à posséder de la littérature promotionnelle pour un missile air-air (« *ASRAAM can engage any target you can see... and many that you don't.* » ³) ? Et n'est-il pas rassurant de savoir que les fusils d'assaut sont désormais ergonomiques ?

Les gadgets

Étant donné la prédominance de la haute technologie à CANSEC, il n'est pas surprenant d'y découvrir de l'équipement inusité. Pour vous donner une idée de ce qui est mis en vedette à des expositions de la sorte, voici une sélection rapide de quelques gadgets particulièrement intéressants.

(Notons sans gêne que nous n'exerçons ici aucun jugement critique sur la fiabilité ou les caractéristiques des technologies qui suivent : nous ne sommes pas équipés pour en juger et assumons tout simplement que ces gadgets fonctionnent tels qu'annoncé.)

BARRIÈRE AQUATIQUE (NuvoSonic, via Shark Marine Technologies)

152 Dans des situations où l'on doit assurer la protection d'installations maritimes, NuvoSonic a développé un ensemble de technologies permettant de détecter des intrusions humaines sous-marines, d'émettre des avertissements et – s'il n'y a aucune réponse – d'émettre un signal sonore fort déplaisant ciblé sur l'intrus. (La charmante représentante de vente n'a pas élaboré sur la nature du signal, ajoutant seulement que l'intrus serait rapidement forcé de remonter à la surface, où les forces de sécurité pourraient « s'en occuper ». Je n'ai pas osé demander des détails.)

Bien que le sonar existe depuis longtemps pour détecter ce type d'intrusion, la technologie « Paser™ » de NuvoSonic ne dépend que d'une seule unité facile d'entretien (comparée à une véritable clôture de bouées sonars disposées dans l'eau) et détecte les intrusions sur une distance de cinq à dix fois plus élevée. Des modèles plus petits peuvent être utilisés à partir des navires pour examiner leurs coques et balayer les environs. Désormais, James Bond aura la vie plus difficile lorsque viendra le moment de se faufiler sous l'eau...

Pour plus d'information :

<http://www.nuvosonic.com/products.html>

³ « ASRAAM peut toucher n'importe quelle cible visible... et beaucoup d'invisibles. »

CONTENEUR À COLIS SUSPECTS (Bosik)

À une époque où aéroports, douanes, centres de tris et autres endroits critiques doivent être à l'affût de colis suspects, il est parfois difficile d'être méticuleux tout en assurant un flot de travail continu. À la suite de la détection d'un colis suspect, est-il avisé d'évacuer l'endroit et d'interrompre pendant des heures le travail de centaines d'employés, voire les transports de milliers de voyageurs ? C'est pour résoudre ce dilemme que Bosik a développé une unité de conteneur à colis suspect. Si un colis, une valise ou une mallette en transit semble comporter des caractéristiques suspectes, il devient alors possible d'isoler le dit objet suspect dans leur unité renforcée, de déplacer le conteneur ailleurs et de s'en occuper sans interrompre les activités au point de détection. La compagnie nous assure qu'il est possible de « traiter le problème » (c'est-à-dire insérer des explosifs dans le conteneur et tout faire exploser) sans aucune contamination des lieux environnants.

Pour plus d'information : <http://www.bosik.com/security.htm>

DÉTECTEURS / LOCALISATEURS ACOUSTIQUES (McDonald Dettwiler et Metravib, via Valley Associates)

Bien qu'introduite par les forces françaises durant le conflit bosniaque (et depuis adoptée par plusieurs pays, en plus des Nations Unies), cette technologie en est encore à ses premières dérivées commerciales. Essentiellement, il s'agit d'un arrangement tridimensionnel de micros qui, aussitôt une balle tirée, peut détecter la provenance du coup en comparant le son entendu par chaque micro et en déduisant mathématiquement la source du bruit. La documentation fournie promet une exactitude de plus ou moins deux degrés à partir d'une installation fixe, et plus ou moins cinq degrés à partir d'un véhicule en mouvement. L'information fournie par ces appareils de détection, idéale pour fixer la position d'un tireur



embusqué, est évidemment d'un vif intérêt pour les missions de maintien de la paix.

Pas moins de deux systèmes de détection acoustique étaient exposés à CANSEC : le modèle français « original » de Metravib, et une variante canadienne développée par McDonald Dettwiler en conjonction avec l'institut de recherche et de développement de Valcartier. Impossible de se prononcer sur la valeur d'un système par rapport à l'autre : on laissera les spécialistes décider.

Pour plus d'information :

<http://halifax.mda.ca/projects/ferretpage.asp>
ou <http://www.metravib-pilar.com>

STATION DE DÉCONTAMINATION PORTABLE (TSL Aerospace)

En matière de protection civile, la vitesse compte par-dessus tout : en cas de danger radio-bactério-chimique, une décontamination prompte peut faire toute la différence. C'est pourquoi TSL Aerospace a mis au point une station de décontamination qui peut être transportée à l'arrière d'une mini-fourgonnette, puis dépliée et installée par deux personnes en moins de cinq minutes. Équipé d'une génératrice universelle (pouvant fonctionner sur divers types de carburant, y compris du kérosène) pour réchauffer l'eau pompée à travers la station de décontamination, le tout ne requiert qu'une source d'eau. De plus, la station peut être modifiée pour accommoder une unité biochimique isolée, avec pression d'air négative (pour contenir des patients infectés) ou positive (pour fournir un environnement sécuritaire en attendant des secours). Des modèles peuvent également servir d'unités opératoires d'urgence en cas de triage.

Ironiquement, ces stations de décontamination semblent avoir attiré l'œil de militaires aux besoins beaucoup moins urgents. C'est que ce système serait idéal pour des soldats qui, aéroportés au milieu de nulle part, veulent tout simplement prendre une douche...

Pour plus d'informations :

<http://www.tslaerospace.com/product/decon.htm>

REPRÉSENTATION URBAINE TRIDIMENSIONNELLE (ITSpatial, via Greenley & Associates)

Une des démonstrations les plus tape-à-l'œil de CANSEC 2004 fut sans doute celle des consultants Greenley & Associates, qui attiraient les passants avec une simulation saisissante du centre-ville d'Ottawa... en trois dimensions. Développée à partir d'imagerie satellite, la représentation tournoyante de la ville était assortie

d'une simulation d'unités d'urgence se déplaçant dans les rues de la capitale. Bien que nécessitant un éventail considérable d'équipement de localisation, de surveillance et de communication, la simulation était présentée comme un outil permettant à un centre de contrôle de coordonner les opérations des unités d'urgence à travers une représentation dynamique de la ville. Une telle vision omnisciente est d'une utilité évidente dans l'éventualité d'un désastre localisé... ou d'une émeute.

Bien que l'intégration complète des infrastructures d'urgence à cette technologie reste encore à prouver, il était difficile d'échapper à un frisson d'étonnement devant cette représentation étonnamment complète de la ville. À deux doigts de la réalité virtuelle telle qu'imaginée par la science-fiction, on imagine sans peine une telle visualisation dans le prochain film-catastrophe hollywoodien.

Pour plus d'information :

<http://www.itspatial.com/applications-commandcenter.html>

SIMULATEUR SIMFINITY™ (CAE)

CAE est reconnue comme un chef de file en simulation aéronautique. Mais les simulateurs « complets » construits par la compagnie sont coûteux et difficiles à transporter : il n'est pas donné à tous, surtout pas aux apprentis pilotes, d'y avoir accès. D'où le développement d'un système permettant une simulation d'un réalisme remarquable à bien moindre coût. La clé ? Douze écrans plats tactiles disposés en une approximation de l'habitacle de l'appareil simulé. Le tout, assez étonnamment, contrôlé par une station Windows équipé de cartes vidéos disponibles en magasin. Il va sans dire que plusieurs simulateurs peuvent être utilisés en réseau pour simuler la coopération ou l'affrontement entre unités, et que des scénarios peuvent être développés en quelques minutes.

Mais le système de CAE va encore plus loin. Il est maintenant possible de construire des environnements virtuels à partir d'imagerie satellite, et ce en quarante-huit heures – une capacité essentielle pour répondre à des situations d'urgence à quelques jours d'avis. Qui plus est, les simulations sont maintenant tellement sophistiquées que leur utilisation dépasse celle du pur entraînement. Notre interlocuteur a suggéré que dans certaines situations où les conditions sur le terrain sont stables, il était possible de se servir du simulateur comme outil de reconnaissance virtuel pour planifier des itinéraires « sécuritaires » à travers un environnement hostile.

Pour plus d'information :

<http://www.cae.com/fr/civil/simfinity.shtml>

En guise de conclusion

Il est inutile de prétendre que CANSEC n'est pas un événement sans sa part de controverse. Même les faucons les plus ardents ressentiront un certain émoi à voir des rangées de carabine étalées comme n'importe quel produit commercial; on aimerait croire que les armes ne sont pas, justement, n'importe quel produit. Mais tel n'est pas le cas et CANSEC prouve bien que même si la défense et la sécurité sont des choses sérieuses, ils génèrent également une activité commerciale substantielle.

Approximativement 4000 visiteurs et 150 exposants se sont rencontrés à CANSEC 2004, mais l'événement est passé presque inaperçu dans les médias. Durant l'exposition elle-même, seuls deux journaux régionaux, le *Citizen* et l'hebdomadaire *Ottawa Business Journal*, en ont fait mention dans le cadre d'articles sur l'industrie de la défense canadienne. Ne vous y trompez pas: après l'expérience d'ARMX et les protestations de 2003, CANSEC préfère nettement se tenir loin des feux de la rampe.

Beaucoup plus intéressant sur le plan technologique que les foires commerciales civiles comparables, CANSEC 2004 s'est avéré une vitrine incomparable pour voir où en sont les choses en matière de défense et de sécurité. Un écrivain de techno-thrillers, en autant qu'il puisse obtenir une accréditation, verrait la foire comme une occasion de ressourcement. Des produits inusités s'y côtoient tout en donnant un aperçu fascinant des efforts nécessaires pour assurer notre sécurité en tant que citoyen. S'il est facile de contester la tenue d'une « foire d'armes » au cœur de la capitale du Canada, la réalité est beaucoup moins simple: des expositions de la sorte jouent un rôle essentiel en facilitant les rencontres entre fournisseurs et responsables en matière de sécurité civile.

CANSEC 2005 est déjà annoncé pour avril prochain, sans doute avec un peu plus d'exposants et un nombre croissant de visiteurs. *Alibis* y sera-t-il?

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Son intérêt pour l'ensemble des genres littéraires, de la science-fiction au polar en passant par le techno-thriller, l'amène à s'intéresser à de nombreux sujets qui n'ont pas qu'à voir avec la littérature ou le cinéma. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



Ce printemps, il n'y a pas que le temps à l'extérieur des salles de cinéma qui se soit réchauffé. Ça a aussi bardé à l'intérieur des cinéplex, tel que l'illustrent pas moins de quatre histoires sur fond de vengeance, deux drames de guerre épiques et le lot habituel de films à suspense. De plus, les amateurs du cinéma noir québécois ont eu droit à deux offrandes en plus d'un film américain tourné ici...

La vengeance est un plat qui laisse froid

Signe d'une Amérique post-World Trade Center ou pure coïncidence, une mini-tornade de films de vengeance a balayé les cinémas au printemps 2004. Mais quantité n'est pas synonyme de qualité et plus d'un cinéphile est ressorti des salles déçu.

Le premier de ces films, **Walking Tall [Justice Sauvage]**, *remake* d'un film de série B des années 70, n'a pas plus d'ambition que le film original. Adaptée aux goûts du jour, l'histoire met en vedette l'ex-lutteur Dwayne *The Rock* Johnson dans le rôle de Chris Vaughn. À son retour dans sa petite ville natale après cinq ans dans les forces armées, Vaughn constate que tout a bien changé en son absence : la scierie n'est plus en service, les emplois ont fui et un vulgaire casino est devenu l'attraction principale du village. Un casino qui, bien sûr, se révèle être un véritable havre de corruption, de violence et de vice. En deux scènes et trois mouvements, notre héros est tabassé par les hommes de main du proprio et laissé pour mort. Sa vengeance... sera terrible. Ou pas. En fait, il serait plus exact de dire que sa vengeance sera inconsistante et occasionnellement ridicule. Après un procès où *The Rock* obtient la faveur du jury en se dénudant (*Camera oscura* n'invente rien), notre protagoniste devient shérif entre deux scènes et nettoie le problème

de drogue de la communauté durant un montage comique de trente secondes. Entre-temps, il a l'occasion de s'amouracher d'une ex-amie devenue danseuse. Le tout se termine, comme il se doit, *mano a mano*, avec le propriétaire du casino.



La réalisation de ce digne représentant des films de série B *straight-to-video* est acceptable, mais sans éclat. Le studio, au moins, semble avoir prévu la réaction tiède de l'audience et la version finale du film – 85 minutes – a été réduite à l'essentiel par un montage zélé qui privilégie la rapidité aux dépens de la cohérence. Ce qui reste du scénario, ordinaire, réussira à peine à satisfaire les âmes indulgentes. **Walking Tall** recherchait la vengeance ; il récolte l'indifférence.

Mais l'indifférence est impossible devant **The Punisher** [**Le Punisher : Les liens du sang**], un film où l'audience se fait punir autant que les antagonistes. Il est facile de souligner qu'il s'agit d'une adaptation d'une bande dessinée de la Marvel Comics, mais que dire d'autre devant un scénario truffé d'autant d'incohérences ?

En théorie, il n'est pas difficile de concevoir un film de vengeance : il faut simplement montrer un héros sympathique, lui

faire perdre tout ce qui lui est cher, puis orchestrer sa riposte contre ceux qui lui ont tout enlevé. Ici, Thomas Jane n'est pas mal dans le rôle d'un agent fédéral qui voit toute sa famille se faire descendre par un trafiquant de drogue. Une production compétente aurait peut-être pu en tirer quelque chose de potable. Malheureusement, le scénariste Jonathan Hensleigh



(connu pour avoir écrit des films comme **Armageddon**) se charge également de la réalisation et le résultat laisse le cinéophile stupéfait. La chorégraphie des scènes n'a aucun sens, les péripéties souffrent d'un manque d'imagination et les dialogues sont d'une naïveté risible. Et pourquoi donc ajouter à une trame déjà très sombre un trio de voisins prétendument rigolos ?

Avec un titre pareil, tout droit sorti des années 80, on pourrait s'attendre à ce que la vengeance soit prompte... et prolongée. Hélas ! il faudra patienter jusqu'à la fin pour avoir droit à la punition tant promise. Elle risque d'ailleurs de provoquer plus de rires que de satisfaction – on n'a qu'à voir le sort du vilain, enchaîné par la cheville à une automobile enflammée, pour réaliser que ce film d'action est plus près de la comédie... accidentelle ! **The Punisher** réussit donc l'impossible, c'est-à-dire rater une simple histoire de vengeance.

Après un tel navet, même un film aussi médiocre que **Man On Fire** [L'Homme en feu] peut avoir des airs d'œuvre géniale, car n'en déplaise à ses détracteurs, Tony Scott demeure un réalisateur qui connaît son métier.



Ici, c'est Denzel Washington, aussi inébranlable que d'habitude, qui se glisse dans la peau du vengeur. La première heure du film nous montre, en beaucoup trop de détails, la relation qui s'établit entre lui et la fillette qu'il doit protéger des dangers de Mexico City. Mais ce qui doit arriver arrive et Washington, laissé pour mort (ce qui est une condition *sine qua non* dans ce genre de film) récupère et jure – eh oui ! – de se venger.

Adaptation libre du roman d'A. J. Quinnell, scénarisé par Brian Helgeland, **Man On Fire**

comporte sa part de moments forts. S'il y a de bonnes raisons de critiquer la première heure molle, le deuxième acte du film laissera peu de cinéphiles indifférents. La violence y est poussée à son paroxysme, ce qui nous mène, paradoxalement, beaucoup plus près de la bande dessinée que **The Punisher**. Quelques retournements finaux ne plaisent pas autant, mais peu importe : des trois films de notre trilogie vengeresse, **Man On Fire** réussit le mieux à dépeindre ce qui arrive lorsqu'un homme compétent décide de laisser derrière lui toutes les politesses de la civilisation moderne.

Hélas, Tony Scott ne peut se contenter d'une réalisation efficace et il décide de gâcher la sauce. Ceux qui ont vu son court-métrage **Beat the Devil** sur le site www.bmwfilms.com se souviennent encore du style chaotique qui y était employé : montage nerveux, pauses aléatoires, palette de couleurs à la limite de la réalité. **Man On Fire** répète l'expérience, mais sur 135 minutes plutôt que huit. Le résultat est vite exaspérant, d'autant plus que le film assomme plus qu'il ne raconte. Seule exception, l'utilisation des sous-titres comme technique stylistique. Non seulement sont-ils employés pour traduire les répliques espagnoles, mais ils en viennent à mettre en valeur certains dialogues. Lorsque les personnages se mettent à crier, les sous-titres deviennent de plus en plus gros et créent un effet hybride bande dessinée/film.

Mais peu importe cette innovation, la bonne performance de Washington ou les autres qualités d'un scénario moyennement ambitieux sur le plan symbolique, **Man On Fire** rate autant qu'il réussit. Nous parlerons cependant de déception plutôt que de désastre.

La vengeance de Tarantino

Étrange film que ce **Kill Bill**, le retour attendu au grand écran du réalisateur culte Quentin Tarantino. Film de plus de quatre heures (!) scindé en deux moitiés parues à quelques mois d'intervalle, c'est un hommage aux films qui exploitent le côté martial de l'existence. Bourré de références cinématographiques, truffé d'expériences uniques, **Kill Bill** est à la fois une œuvre dérivative et originale, un des films les plus uniques à s'infiltrer dans un cinéplex depuis longtemps. Malgré la prémisse familière (une femme, laissée pour morte, reprend des forces pour – devinez quoi ? – se venger !), **Kill Bill** dépasse les limites du *cinema vendetta* pour devenir une expérience beaucoup plus riche.

C'est à la fois une question de fond et de construction : Tarantino est un meilleur réalisateur que la vaste majorité de ses collègues et son histoire, même librement inspirée d'autres œuvres, est beaucoup plus intéressante qu'une simple

revanche. Ici, la vengeance ne mène pas à la mort, à un nihilisme primaire ou à un vulgaire échange de coups de poings entre vilains et héros. Ici, tout aboutit à une rédemption personnelle, qui modifie le destin de l'héroïne et laisse songeur le spectateur. De plus, l'intrigue est suffisamment fantaisiste pour qu'on ne puisse la réduire à une apologie de la vengeance personnelle que l'on trouve fréquemment dans les films du genre. De toute façon, il n'y a pas de processus judiciaire au royaume des maîtres kung-fu !

Évidemment, il est utile d'être un cinéophile convaincu pour apprécier la richesse de **Kill Bill**. Face à l'amas informe de thrillers ordinaires que nous sert Hollywood chaque année, c'est

un réel plaisir de voir à l'œuvre un véritable artisan du cinéma. Tarantino l'avoue librement : c'est un passionné du septième art qui réalise des films pour d'autres passionnés. Le résultat, tel qu'on le voit ici, est unique et parvient même à repousser les limites de notre conception du cinéma.

Kill Bill ne manque pas de moments forts. Outre les dialogues « tarantinesques » (plus nombreux dans la dernière moitié du film), on restera pantois devant certaines scènes d'action et plusieurs trucs utilisés pour donner vie à l'intrigue – une séquence se sert

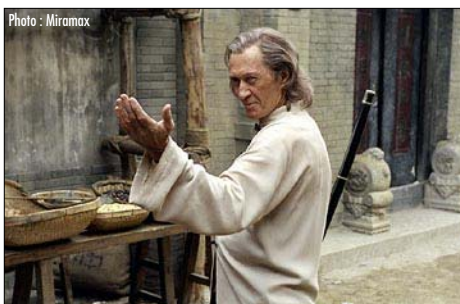


Photo : Miramax



Photo : Miramax

d'un long plan (parfois aveugle) pour nous mettre aux côtés d'un personnage en difficulté, un segment est réalisé en film d'animation japonaise, un autre montre une bataille gigantesque entre l'héroïne et des douzaines d'assaillants. Peu importe la teneur des péripéties, il est rare de voir s'écouler cinq minutes sans que surgisse une trouvaille ou une autre. Et, bien sûr, c'est sans compter l'agencement chronologique inhabituel (mais diablement efficace) des éléments de l'histoire.

La durée du film compte pour beaucoup dans cette réussite. Dialogues et suspense profitent de quatre heures pour respirer convenablement, pour créer un rythme particulier. Les pauses sont plus longues, la tension et le suspense sont approfondis. Certes, **Kill Bill** aurait pu être raconté de façon plus succincte et certaines scènes s'égarent dans le superflu, mais on ne regarde pas ce film : on le déguste avec plaisir. Même après plus de trois heures, l'apparition à l'écran du titre « Dernier Chapitre » provoque un pincement au cœur : quoi ! c'est *déjà* presque terminé ?



Photo : Miramax



Photo : Miramax

Kill Bill est un film conçu pour les lecteurs de *Camera oscura*. Méorable, excessif et gratifiant sur presque tous les plans, ce quatrième film de Quentin Tarantino raconte une bonne histoire avec un style impayable qui accroche du début à la toute fin. Que demander de plus ? Précipitez-vous dès maintenant au ciné-club le plus près de chez vous.

La déception au bout du tunnel

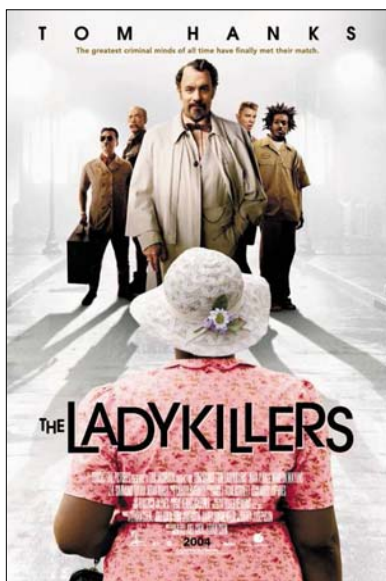
Ce n'est pas tout que de dévaliser un magot, encore faut-il réussir à l'emporter avec soi... Une maxime similaire vaut également pour les films : il ne suffit pas de réaliser un bon film, encore faut-il le finir correctement. Conseil élémentaire, mais souvent oublié, du moins dans **The Ladykillers** et **Le Dernier Tunnel**, deux films parus au printemps 2004 et qui traitent de cambriolages souterrains, avec des finales malheureuses qui sabotent toute l'entreprise.

Il y a à la fois très peu et beaucoup de similitudes entre ces deux films. **The Ladykillers** [**Les Tueurs de dames**] est une comédie qui se déroule au cœur de l'Amérique sudiste, alors que **Le Dernier Tunnel** est un drame criminel qui se situe à Montréal. Mais dans les deux cas, le plan est familier : un chef de bande rassemble une équipe, qui a pour but de creuser un tunnel pour accéder à une voûte bourrée d'argent. Or, réaliser le coup est la moindre des péripéties lorsque la bisbille s'installe dans l'équipe, et c'est de s'en tirer vivant qui devient l'exploit suprême !

Après **Intolérable Cruelty**, qui n'avait vraiment pas fait l'unanimité, les frères Coen avaient besoin de redorer leur blason. Hélas, ce n'est pas avec **The Ladykillers** qu'ils y réussiront. Certes, les traits qui font le charme de leurs films sont de retour :

la galerie délicieuse de personnages secondaires tous aussi flamboyants les uns que les autres, l'attention portée à la bande sonore, les dialogues soignés, le poli visuel et l'indéniable atmosphère créée par le film. Et, comme d'habitude, le premier rôle est un bijou : Tom Hanks est impayable dans le rôle d'un intellectuel sudiste mielleux qui décide de tenter sa chance au crime. Mais tout ne roule pas rond au pays des Coens.

Le film est adapté très librement d'un classique très British des années 50, mais rien ne sert de comparer. Le



décor londonien cède la place au Mississippi profond et la frêle héroïne du premier film est remplacée par une formidable matrone noire incarnée par Irma P. Hall. Ce dernier choix n'est peut-être pas aussi astucieux que l'on croirait, puisque l'on reste constamment convaincu que c'est *elle* qui menace les tueurs de dames. Pour le reste, **The Ladykillers** fonctionne de façon bien sporadique. Certaines blagues passent, d'autres pas ; certains moments amusent, d'autres irritent. Et le film perd les pédales une fois le magot acquis. La comédie devient de plus en plus noire et – surtout – de plus en plus moralisatrice. Un jeu d'élimination, aussi prévisible que lassant, remplace alors l'initiale joyeuse anarchie du scénario, puis la blague finale est étirée sur dix minutes, faisant taire jusqu'aux *fans* les plus indulgents.

Le Dernier Tunnel est autre chose... et pourtant pas autre chose. Il n'y a pas beaucoup de rires dans cette histoire sombre, dans laquelle un criminel d'expérience (Michel Côté, avec une trempe d'authentique *action hero*) s'affaire à préparer un dernier coup avec une bande de comparses aussi mal assortis qu'instables. C'est loin d'être préparé avec efficacité : durant la première heure, on assiste à une succession de scènes répétitives décrivant la difficulté du coup, les tiraillements entre le personnage principal et sa dulcinée, diverses suggestions de problèmes imminents et ainsi de suite. Puis, révélation, le cambriolage se met en branle et le drame se transforme en film d'action fort potable, complété par un peu d'infographie et un plan *bullet-time*. Houlà ! Montage, musique, réalisation et acteurs se donnent la main et, pour un moment, il est possible de croire que tout cela va se terminer de

164



Photo : Crystal Film



façon satisfaisante. Mais c'est sans compter une finale abrupte : la trahison tant annoncée par maintes scènes inquiétantes se produit... et c'est là que tout s'achève, sans surprises.

Pire, le dernier cinq minutes du film étire une résolution qui aurait été plus efficace en trente secondes. Avec sa finale au goût amer, **Le Dernier Tunnel** rappelle **Pouvoir Intime** : une vingtaine de minutes brillantes, étouffées par un drame surfait et un refus apparemment délibéré de livrer une finale satisfaisante. Le spectateur sait pertinemment bien quel est l'effet recherché, mais ça risque de ne pas être au goût de tout le monde.

Ce n'est pas parce que c'est au Québec que c'est bon...

... ou ce n'est pas parce qu'on reconnaît les décors que l'on est obligé de s'ébahir sans jugement critique ! Exemple parfait : **Taking Lives [Le Voleur de vies]**, un thriller bien américain, se déroule – attention ! – au Québec. Et un peu partout au Québec, car malgré le sous-titre qui promet « Montréal », voilà qu'apparaît le Château Frontenac, le traversier Québec-Lévis et, bon, là ça fonctionne, le festival de Jazz, mais retour sur... le pont de Québec (voir ci-contre), et il ne faut pas oublier



ces policiers francophones qui parlent tous avec un accent européen quand ils ne discutent pas entre eux en anglais, bien sûr !

Malgré ce qui précède, ce ne sont pas ces accrocS évidents à l'intelligence du public québécois qui font de **Taking Lives** un mauvais film, mais plutôt un scénario peu plausible (un meurtrier en série qui vit les identités de ses victimes), des péripéties ordinaires, des retournements à la fois prévisibles *et* incompréhensibles, et une finale gratuitement choquante. Avouons-le : le film se laisse regarder sans la moindre pointe d'intérêt, et c'est bien pourquoi il donne amplement le temps de noter les peccadilles de la mise en scène « québécoise ».

Quant à **Monica La Mitraile**, c'est une biographie romancée de « Machine Gun Molly », la braqueuse de banque qui a sévi à Montréal durant les années 60. Adapté du livre de Georges-Hébert Germain, le film décrit comment, ici aussi, des gens peuvent préférer vivre du mauvais côté de la loi...

Interprété de façon formidable par Céline Bonnier, Monica La Mitraile naît dans les taudis du Montréal de l'après-guerre et elle en sortira sans peur et sans scrupule. Lorsque se présente l'occasion d'épicer sa vie à l'aide de vols de banque, elle n'hésite pas et fonce. Sa vie amoureuse sera tout aussi mouvementée, partagée entre trois hommes différents. Pour le reste, le portrait que les scénaristes Luc Dionne et Sylvain Guy dressent de Monica est intentionnellement flou. La structure épisodique de l'intrigue, qui privilégie la description aux explications, ne laisse pas beaucoup de place à l'élaboration d'un portrait consistant du personnage. Souvent, des scènes n'acquièrent un sens que beaucoup



Photo : Alliance Atlantis



Photo : Alliance Atlantis

plus tard en raison d'un enchaînement chronologique imprécis. Sur le plan de la mise en scène, les mêmes décors servent de raccourcis dramatiques alors que les personnages semblent toujours se rencontrer sur le même segment de la *Main*. Peut-être aurait-il été plus indiqué de faire de ce film une mini-série ?

Mais ne soyons pas trop sévères : la recreation historique est intéressante, tout comme le portrait de la criminelle. Il y a une véritable fascination à voir agir un tel personnage et le film a l'avantage de toujours mettre Monica au premier plan. C'est cependant dommage que le scénario ne s'enchaîne pas mieux : sans demander du Scorsese (un maître à suivre en matière de biographie criminelle), il aurait été plus intéressant de regarder le film sans avoir constamment l'impression qu'il s'agit d'une bande-annonce de deux heures pour le livre de monsieur Germain.

L'art de la guerre

Les amateurs de carnage historique en ont pour leur argent ces temps-ci. Après des films tels **Master & Commander** et **The Last Samurai**, voici que se pointent au vidéoclub **The Alamo** et **Troy**, deux films qui décrivent des affrontements épiques entre nations. Mais toutes les épopées ne sont pas aussi intéressantes et si on vous offre le choix, c'est avec la Méditerranée antique qu'il faudra repartir, non le Texas du dix-neuvième siècle.

Bien que l'histoire du fort Alamo soit passée dans la mythologie américaine (*Never forget The Alamo*, etc.), une précision historique peut s'avérer nécessaire pour les francophones. En 1836, au sommet de l'impérialisme mexicain, la frontière entre

les jeunes États-Unis d'Amérique et le Mexique est encore contestée. Menées par le général Santa Ana, les forces mexicaines n'hésitent pas à assiéger le fort Alamo, où se sont enfermés une poignée de Texans. La suite de



Photos : Touchtone Pictures

l'histoire est bien connue : aucun Américain ne survivra à Alamo.

Devant un tel résultat, on devinera sans peine que « le gars des vues » (dans ce cas-ci, le réalisateur John Lee Hancock) ne pourra résister à l'envie d'arranger les choses ; un des Américains con-



168

naîtra une fin héroïque, puis le film se prolongera suffisamment longtemps pour montrer les Mexicains se faire décimer par les forces du général Houston, au son d'une musique qui suggère qu'il s'agit là d'un massacre beaucoup plus acceptable que celui qui a précédé.

Le problème avec **The Alamo** [Alamo] n'est pas, précisons-le tout de suite, les scènes de combat. Réalisées avec soin, celles-ci présentent la prise du fort Alamo avec une crédibilité cauchemardesque. Il faudra plutôt s'attarder sur ce qui entoure la chute d'Alamo pour comprendre pourquoi ce film ne fonctionne pas très bien.

Dans l'ensemble, **The Alamo** commet les mêmes erreurs qui avaient fait de **Pearl Harbour** un film tellement frustrant : une défaite militaire est mieux racontée sur un ton élégiaque et y boulonner un *happy end* triomphant banalise la tragédie. Mais la finale n'est pas le seul problème du film : une première moitié au rythme hésitant sape déjà la bonne volonté des spectateurs. L'amas indifférent de personnages historiques ne fait guère effet, à l'exception notable de Davy Crockett (Billy Bob Thornton), un héros incertain qui se retrouve au mauvais endroit au mauvais

moment. Quand le fort Alamo tombe finalement, c'est presque un soulagement tant on a attendu cette fin.

Troy [Troie] n'est pas non plus un film sans fautes, mais il réussit au moins à soutenir l'intérêt des foules pendant toute sa durée. Adapté, bien sûr, de l'œuvre classique, **Troy** prend cependant des libertés tantôt fâcheuses, tantôt astucieuses avec le texte original.

Dans la catégorie astucieuse, on notera en premier lieu la complexité machiavélique des forces en jeu : ici, Hélène sert de



Photo : Warner Bros

prétexte à une manœuvre de *realpolitik* qui ne donne pas le beau rôle aux Grecs. Leur roi Agamemnon est un tyran lubrique qui vole de conquête en conquête par pure ambition personnelle. Quant aux Troyens, ils se perdent en palabres alors que l'ennemi est à leur porte et ce malgré les efforts de Hector, un véritable héros qui a le désavantage de souffrir des erreurs de sa famille. Mais c'est quand même le « nouvel » Achille qui frappe l'imagination. Joué par Brad Pitt à la manière d'un *rock star* capricieux et mercenaire, Achille se révèle être un personnage complexe et torturé. **Troy** évacue, avec raison, les éléments fantastiques de la mythologie grecque, mais préserve certains éléments moins réalistes tel le cheval de Troie ou la flotte des mille vaisseaux. Le résultat est à la limite de l'épopée historique et du film d'action. Pas tout à fait réaliste, mais suffisamment vraisemblable pour qu'on y adhère sans trop y penser.

D'autres changements à la mythologie sont logiques dans le contexte d'un film de deux heures trente, mais compliqueront sans doute la vie des professeurs d'histoire classique pour des années à venir. Des



Photo : Warner Bros

personnages meurent là où ils ne devraient pas, la durée de la guerre est considérablement raccourcie et Patrocle est... euh... le « cousin » d'Achille ! Les combats dépassent considérablement ceux décrits dans



Photo : Warner Bros

l'œuvre originale, y compris un assaut final qui boucle toutes les intrigues.

Mais quels combats ! Moyennant un peu d'indulgence devant certains effets numériques, il y a quelques séquences

absolument spectaculaires dans ce film, qu'il s'agisse de l'affrontement de milliers d'hommes ou du simple duel entre Hector et Achille.

Les connaisseurs en histoire antique et les connaisseurs de l'œuvre originale regarderont sûrement **Troy** avec une expression médusée, maudissant les producteurs du film pour leur imprudence. Pour les autres, ce film s'avère un spectacle fort intéressant,



Photo : Warner Bros

bien appuyé par des performances d'acteurs chevronnés. Savamment réalisé par Wolfgang Petersen, **Troy** est un retour dépoussiéré fort satisfaisant à l'ère Cecil B. DeMille : exactement le genre de films que l'on imagine lorsqu'on pense à une épopée historique.

Rigueur. Austérité. Sévérité.

Les *fans* du légendaire David Mamet ont eu très peu de temps pour aller voir sa dernière œuvre au cinéma. Disparu des cinéplex en quelques semaines, **Spartan** [vf] devrait déjà se trouver au club au moment où vous lirez ces lignes. Qui connaît les scénarios précédents de Mamet (**Heist**, **The Spanish Prisoner**, **Glengarry Glen Ross**) saura à quoi s'attendre : une intrigue bourrée de retournements, colorée par un style dur et des répliques cryptiques.

Cette fois-ci, Mamet délaisse les criminels pour s'intéresser au monde interlope de la sécurité nationale. Le protagoniste, superbement interprété par Val Kilmer, est un agent secret aussi doué qu'impitoyable. Lorsque la fille du président américain se fait kidnapper, c'est à lui qu'on fait appel pour résoudre l'affaire avant que les médias s'en mêlent. Mais pourquoi a-t-il l'impression que ses supérieurs lui mentent ? Qu'est-ce qui se cache véritablement derrière cette histoire ?

En tant que thriller politique, **Spartan** n'est pas dénué d'intérêt. Les dialogues drus des personnages sont à la limite de l'intelligible et les talents de réalisateur de Mamet restent un peu statiques, mais le tout est exécuté de façon peu orthodoxe, froide et peut-être un peu plus intrigante que la majorité des films du genre. Mais les bons moments ont tendance à être sporadiques et à se raréfier alors qu'avance le film. Mamet, bien sûr, est un technicien plus qu'un artiste : son style froid et distant fonctionne bien lorsqu'il étudie son héros stoïque, mais devient nettement moins efficace dès qu'on approche du cœur émotionnel de l'intrigue. Et c'est sans parler de la coïncidence assez peu subtile par laquelle se

règle la conclusion. Ce qui n'arrange rien, c'est que le budget du film semble diminuer au fur et à mesure qu'avance



Photos : Warner Bros



le film : un voyage intercontinental semble débuter et se terminer au même aéroport. Oups !

Il n'y a rien de strictement mauvais dans **Spartan** : Kilmer est exceptionnel, les dialogues sont intéressants et on y sert même une critique pointue des excès de la politique américaine. Mais, tout de même, il n'est pas déplacé d'en demander un peu plus quand David Mamet est aux commandes !

Bientôt à l'affiche

Au moment où vous lirez ces lignes, l'été sera déjà amorcé, amenant avec lui la disette habituelle de cinéma à suspense non-fantastique. L'horaire annoncé pour juin-août 2004 s'annonce mince. **King Arthur** espère sans doute profiter du succès des épopées récentes du genre **Troy**. Il sera impossible de passer à côté de **The Bourne Supremacy**, et ce même si cette adaptation ne semble n'avoir que le titre en commun avec le roman original de Robert Ludlum. Et il faudra voir ce que donnera le *remake* couleur du classique **The Manchurian Candidate**, étant donné la présence dans ce film du formidable Denzel Washington. Finalement, **Collateral** suscite la curiosité : Tom Cruise comme assassin peroxydé dans un film de Michael Mann ? Tiens, tiens...

Cinq films, c'est mince. Heureusement, le cinéma non-américain sera au rendez-vous : le mois d'août verra effectivement la sortie longtemps attendue de **Rivières Pourpres 2 : Les Anges de l'apocalypse**, ainsi que **Hero**, un drame guerrier chinois mettant en vedette Jet Li.

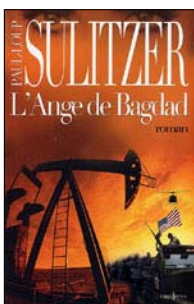
Sinon, eh bien, on en profitera pour prendre l'air ou aller voir ce qu'il y a sur les tablettes du club vidéo...

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Été meurtrier

NORBERT SPEHNER

Voici quelques suggestions de bouquins intéressants à emmener sur la plage, à votre chalet, ou à déguster au bord de la piscine avec une boisson fraîche, car en bons lecteurs de polars, mieux vaut tuer le temps et refroidir vos ardeurs plutôt que vos proches voisins !



SULITZER, Paul-Loup

L'Ange de Bagdad

Paris, Éditions 1, 2004, 382 pages.

Je ne suis pas particulièrement un fan des romans « industriels » de Paul-Loup Sulitzer, l'homme qui écrit plus vite que son ombre, mais je dois avouer que je n'ai pas regretté d'avoir lu *L'Ange de Bagdad* qui met en scène Michel Samara, un ingénieur et homme d'affaires avisé franco-irakien qui met sur pied une machination machiavélique destinée à ruiner les intérêts personnels et pétroliers de la famille du président américain Georges W. Bush. Avant la venue des Américains en Irak, Samara était chargé d'organiser les exportations clandestines de pétrole brut irakien. Écœuré par les excès sanguinaires du régime de Saddam Hussein, il attendait avec impatience la venue des troupes américaines. Mais après le fiasco de l'occupation, ulcéré par les méthodes brutales et le pillage des ressources de son pays, Samara décide de passer à l'attaque. Avec l'aide de quelques amis bien placés, il va monter une opération financière complexe, ingénieuse, imparable, qui risque de ruiner le président et son entourage. Inspiré de l'actualité immédiate, Paul-Loup Sulitzer se paie un fantasme : humilier l'homme le plus haï de la planète dans une histoire où défilent les acteurs de la scène internationale dont l'inénarrable Saddam Hussein en personne, ses sosies, ses psychopathes de fils, ses sosies, et bien sûr, les Dick Cheney, Bush et autres faucons (pourquoi faux ?) de ce monde. Invraisemblable, bien entendu, mais tellement jouissif !



FALETTI, Giorgio

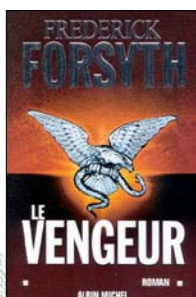
Je tue

Paris, Flammarion Québec, 2004, 570 pages.

Éd. or. : *Io Uccido*, 2002.

L'action se passe dans la Principauté de Monaco, pendant l'été de 2002. Un soir, durant son émission, un animateur de Radio Monaco reçoit un appel délirant. Un inconnu raconte d'une voix métallique qu'il est un meurtrier. Avant de raccrocher, il fait jouer un air musical qui est un indice sur l'identité des futures victimes. Tout le monde pense à une mauvaise blague, mais le lendemain, on retrouve les cadavres étrangement mutilés du champion du monde de la Formule 1 et de sa petite amie. C'est le début

d'une série de meurtres tous annoncés sur la même émission par un indice musical. L'enquête sera confiée, entre autres, à Frank Ottobre, un agent du FBI et au commissaire de la Sûreté publique de Monte Carlo. J'ai beau être un peu lassé des histoires de *serial killers*, je dois convenir que celle-ci frôle la perfection. Faletti est un conteur habile avec un excellent sens du rythme. Ses personnages sont intéressants, nuancés et crédibles. Bref, le cliché s'applique : une fois commencé, on a du mal à lâcher ce fichu bouquin. *Je tue* est le premier roman de Giorgio Faletti. Il a remporté un succès fracassant en Italie où il s'est vendu à plus de 800 000 exemplaires. Dès les premières pages, j'ai compris pourquoi...



FORSYTH, Frederick

Le Vengeur

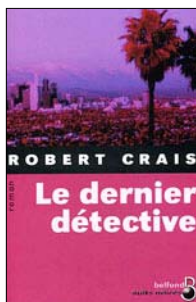
Paris, Albin Michel, 2004, 375 pages.

Éd. or. : *Avenger*, 2003.

Il y a trente ans, Forsyth faisait un tabac avec *Chacal*, un thriller de politique-fiction inspiré par une tentative d'assassinat sur le président français Charles de Gaulle. *Le Vengeur* est un récit dans la même veine géopolitique. C'est un roman d'action trépidant qui raconte une double traque. L'auteur nous entraîne de l'enfer du Vietnam aux charniers de Bosnie, en passant par les jungles de l'Amérique Centrale.

Tout commence par le meurtre sauvage d'un jeune

174 Américain idéaliste qui s'est rendu en Serbie pour participer à l'aide humanitaire. Malheureusement pour lui, il tombe sur une bande de miliciens dirigée par un dangereux psychopathe qui ordonne son exécution (après torture). Le grand-père de la victime, un millionnaire, va engager Peter Dexter, un ancien rat de tunnel du Vietnam, pour retrouver l'assassin de son petit-fils et le traîner devant la justice. Car tout est là : le salopard doit être ramené vivant ! Encore faut-il le retrouver... Le lecteur n'a aucun répit, il se passe toujours quelque chose même si Forsyth prend bien soin de présenter d'abord les antécédents de Dexter, son cheminement militaire, son idéologie. *Le Vengeur* nous plonge au sein d'un cauchemar d'une totale actualité, où se mêlent habilement l'angoisse et le meilleur suspense politique. Du grand art...



CRAIS, Robert

Le Dernier Détective

Paris, Belfond (Nuits noires), 2004, 412 pages.

Éd. or. : *The Last Detective*, 2003.

Je sais que je suis probablement en train de me répéter, mais Robert Crais est un de mes auteurs préférés, figurant dans la liste des dix premiers aux côtés d'Henning Mankell, Ian Rankin, Peter Robinson et autres champions du genre. *Le Dernier Détective* est un des meilleurs polars de cette première moitié de l'année 2004. Il met en scène le duo Elvis Cole et Joe Pike (quel étrange et inquiétant personnage !) ainsi que l'officier de police Carol Starkey, la miraculée d'*Un ange sans pitié*. Alors que sa relation avec

Lucy Chénier devient de plus en plus problématique, voilà que Ben, le fils de Lucy (âgé de dix ans) est enlevé par des inconnus sous les yeux d'Elvis qui en avait la garde. Un coup de fil du chef des ravisseurs révèle la raison de cet

enlèvement. Il y a un lien avec le passé militaire de Cole au Vietnam, avec une mission tragique dont il a été le seul survivant. On l'accuse d'être responsable du massacre de ses amis. Pour Cole et son entourage, le cauchemar commence, car Ben a été enterré vivant. Le temps presse...

Alternant le présent et le passé, Robert Crais nous entraîne sans répit dans ce roman noir à souhait où absolument tout est intéressant. L'intrigue est prenante avec une galerie étonnante de personnages crédibles, sensibles, bien campés. Il y a une expression anglaise consacrée pour ce genre de bouquin : « A page turner ».



COOK, Thomas

Interrogatoire

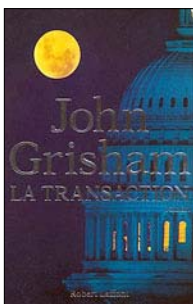
Paris, L'Archipel, 2003, 293 pages.

Éd. or. : *The Interrogation*, 2002.

Il y a quelque temps déjà que ce livre est paru mais les bonnes choses ne vieillissent pas et il n'est pas trop tard pour déguster ce grand cru. Assurez-vous cependant d'avoir au préalable, soigneusement coupé vos ongles, sinon vous risquez de vous les ronger en plongeant dans ce huis clos dévastateur dont l'action se passe en 1952.

Norman Cohen et Jack Pierce ont douze heures pour démasquer le coupable du meurtre d'une fillette. Les policiers détiennent Albert Jay Smalls, un vagabond que tout accuse, mais il nie farouchement même si tout l'accable. Air connu ? Certainement, c'est d'ailleurs pour ça que j'ai hésité longtemps avant de lire ce bouquin... pour me rendre compte, dès les premiers chapitres, de mon erreur. Le roman s'articule essentiellement autour du huis-clos de l'interrogatoire mais, à l'extérieur, il se passe des choses qui modifient régulièrement la donne. Les certitudes s'effritent, les perspectives changent et pendant un bon moment on se demande s'il y aura une issue quelconque à cette situation traumatisante. Il faudra aller jusqu'à l'ultime dernière page pour avoir la réponse à la principale question : qui est le coupable ?

Comme lecteur, il y a longtemps que je ne m'étais fait manipuler avec autant de maestria. Ce Cook sait vraiment nous cuisiner à petit feu !



GRISHAM, John

La Transaction

Paris, Robert Laffont, 2004, 385 pages.

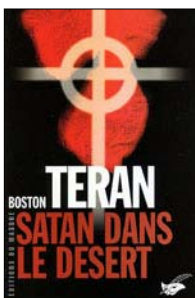
Éd. or. : *The Kings of Torts*, 2003.

Roman policier ? Pas vraiment... Appelons ça un thriller financier puisqu'il est plutôt question ici de fric que de flics ! Le récit aurait tout aussi bien pu s'intituler « Splendeur et misère de Clay Carter » puisqu'il raconte l'ascension fulgurante d'un jeune avocat, un peu idéaliste, salarié par le gouvernement qui devient du jour au lendemain un chasseur de primes sans scrupule. Grâce à un mystérieux intermédiaire qui agit dans l'ombre, Clay Carter découvre qu'il y a un filon juteux à exploiter : celui des causes col-

lectives contre les grosses entreprises fautives, les laboratoires pharmaceutiques, les fabricants de cigarettes ou de matériaux défectueux. Lorsqu'ils sont attaqués pour malfaçon par des plaignants regroupés par milliers en « nom collectif », les coupables richissimes préfèrent transiger rapidement plutôt que d'aller en

cour. Les profits sont pharamineux, spectaculaires et des avocats sans scrupule, dont Carter, se bâtissent des fortunes colossales. Mais cette fortune trop facile finira par lui exploser dans les mains. Plus forte sera la chute...

On sort de ce bouquin à la fois fasciné et totalement écœuré par ce monde où l'éthique reste au vestiaire, où tous les coups semblent permis, où les fortunes se font, se défont dans un cycle infernal, en toute légalité, même si les règles du jeu semblent parfois plus que douteuses. Éprouvant, mais intéressant...



TERAN, Boston

Satan dans le désert

Paris, Le Masque, 2004, 380 pages.

Éd. or. : *God is a Bullet*, 1999.

Le premier roman de Boston Teran (premier à être traduit mais deuxième dans son œuvre), *Méfiez-vous des morts* (Le Masque) m'avait beaucoup impressionné. C'était un récit noir, dérangeant, avec des personnages d'une rare densité, notamment une mère indigne aux accents shakespeariens... *Satan dans le désert*, son tout premier livre, est dans la même veine noire avec un personnage principal qui n'est pas sans rappeler celui du précédent.

L'histoire raconte une traque, qui est aussi une quête et un voyage initiatique au parcours parsemé d'épisodes violents et de cadavres. Bob Hightower, un flic croyant, plutôt terne, sort de sa léthargie quand son ex-femme est massacrée avec son compagnon, et sa fille Gabi kidnappée. Hightower accepte l'aide de Case, une ex-junkie qui a échappé aux griffes de Cyrus, le chef d'une secte satanique, responsable du massacre. La poursuite de Cyrus à et de sa bande de dangereux fêlés travers les contrées désertiques du Nouveau-Mexique est une véritable descente aux enfers. Hightower et sa copine plongent au plus profond de la barbarie humaine. Personne ne sortira intact de cette folle aventure qui n'est pas recommandée aux âmes sensibles.

Ce livre a obtenu le John Creasey Dagger du premier roman et s'est classé parmi les finalistes des Edgars.



MANKELL, Henning

La Lionne blanche, Paris, Seuil (Policiers), 2004, 430 p.

Éd. or. : *Den vita lejoninnan*, 1993.

Selon une (il)logique éditoriale très française, *La Lionne blanche* est la troisième enquête du commissaire Kurt Wallander, même si c'est la septième à être publiée.

En apparence, il y a deux histoires. La première commence par le meurtre mystérieux de Louise Akerblom, agente immobilière et jeune mère de famille sans histoire, dont le corps est retrouvé dans un puits, le front troué d'une balle. Selon la formule rituelle, la police se perd en conjectures... Pendant ce temps, en Afrique du Sud, un groupe d'Afrikaners fanatiques prépare avec soin un attentat contre Nelson Mandela (ou peut-être est-ce le

président de Klerk?). Une fois les deux affaires mises en scène, le télescopage se produit et la réalité quotidienne de la province suédoise est confrontée à la lutte politique sanglante qui se déroule à l'autre bout du monde.

On sait que Henning Mankell partage sa vie entre le Mozambique et la Suède. Il met à profit ses connaissances de l'Afrique pour nous raconter une histoire

qui mêle adroitement procédure policière et politique-fiction. À cause de la partie africaine du complot, Wallander est moins présent que d'habitude, mais *La Lionne blanche* est quand même une illustration magistrale du talent de Mankell.



ROBINSON, Peter

L'Été qui ne s'achève jamais

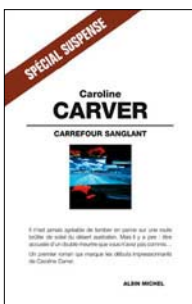
Paris, Albin Michel (Spécial Suspense), 2004, 448 pages.
Éd. or. : *Close to Home*, 2003.

Alors qu'il se la coule douce sur une île grecque, l'inspecteur Alan Banks apprend, en lisant le journal, qu'on a découvert le cadavre d'un de ses amis d'enfance disparu mystérieusement il y a trente ans. Aussitôt, Banks décide de retourner en Angleterre pour aider à l'enquête (son ami a été assassiné) et aussi pour affronter ses démons personnels en rapport avec cette affaire. Au même moment, un autre adolescent disparaît dans des circonstances étranges impliquant un faux kidnapping, une rançon bidon et

quelques autres entourloupettes. On retrouve finalement son cadavre. Le garçon a aussi été assassiné. Les deux meurtres seraient-ils liés ?

À cause de la complexité même de ces deux affaires, d'autres enquêteurs interviennent. La séduisante Michelle Hart s'occupe du cas de Graham, l'ami d'enfance de Banks, alors qu'Annie Cabot travaille sur le meurtre le plus récent. Quant à Banks, il s'implique dans les deux affaires, mais c'est la mort de son ami Graham qui l'affecte le plus. Pour Banks, c'est une plongée dans le passé, le sien, mais aussi celui très turbulent de l'Angleterre des années 60. Le récit est truffé de références musicales et un auteur qui mentionne mon groupe favori, les Shadows, ne peut être qu'un homme de goût !

L'Été qui ne s'achève jamais (titre d'une chanson) est un modèle de roman de procédure policière qui confirme que Peter Robinson est un des meilleurs écrivains de polars canadiens et une valeur sûre de la collection Spécial Suspense.



CARVER, Caroline

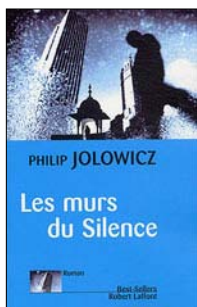
Carrefour sanglant

Paris, Albin Michel (Spécial Suspense), 2004, 368 pages.
Éd. or. : *Blood Junction*, 2001.

India Kane, une jeune journaliste doit retrouver Lauren, son amie d'enfance, à Cooina, un bled infect perdu au fin fond du désert australien pour une expédition dans la nature. Elle ne sait rien de ce trou paumé que les locaux appellent Blood Junction (le carrefour sanglant du titre !). Quarante ans plus tôt, toute une famille aborigène y a été massacrée. Quand India arrive dans le patelin (après une malheureuse panne de voiture dans le désert), son amie n'est pas là, mais les ennuis, oui ! À sa grande surprise,

elle est arrêtée par la police locale et accusée d'un double meurtre : celui de Lauren, et celui d'un jeune policier local. C'est le début fracassant d'une aventure échevelée pleine de surprises et de rebondissements. Il s'en passe des choses au pays des kangourous, des vertes et des pas mûres. India Kane est un personnage intéressant, une fille qui a du caractère, qui sait faire face à l'adversité. Et Dieu sait si elle en aura besoin dans ce guépier où elle s'est fourrée bien involontairement. Elle ignore aussi qu'elle va à la rencontre de ses propres origines.

Attention : premier roman étonnant et détonant ! Avec *Carrefour sanglant*, Caroline Carver fait des débuts impressionnants. Elle s'est d'ailleurs mérité le Grand Prix de la Crime Writer's Association. C'est tout dire...



JOLOWICZ, Philip
Les Murs du silence

Paris, Robert Laffont, (Best-Sellers), 492 pages.

Éd. or. : *Walls of Silence*, 2002.

Le début est fracassant... Un matin, à six heures, Fin Border reçoit un étrange coup de fil : son client et ami J. J. Carlson lui propose de venir admirer son nouveau joujou, une McLaren flambant neuve valant un million de dollars. Après une petite virée dans les rues de New York, Carlson fait débarquer son ami puis va se suicider au volant de son bolide, faisant du même coup une quinzaine de victimes dans l'accident qui en résulte. Quand la police commence à embêter Fin Border (la voiture accidentée lui appar-

tiendrait...) sa vie, sa carrière prennent tout à coup une étrange et inquiétante tournure. Quelqu'un cherche à le piéger, quelqu'un désire sa perte, mais pourquoi ?

Après ce début sur les chapeaux de roue, on s'enlise un peu dans les considérations financières et légales, puis le récit redémarre de plus belle pour se transformer en thriller légal mâtiné de roman d'aventures. C'est à Bombay que Fin Border va trouver quelques réponses à ses questions existentielles notamment les circonstances mystérieuses dans lesquelles est mort son père dont le corps avait été retrouvé au pied des tours du Silence, un lieu sinistre où les parsis exposent leurs défunts jusqu'à ce que les vautours n'en laissent que des ossements. *Les Murs du silence* est le premier roman du Britannique Philip Jolowicz, un spécialiste de la finance internationale. Un début fracassant, disais-je...

TEY, Joséphine
La Fille du temps

Paris, 10/18, 2004.

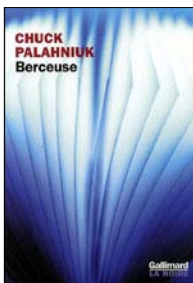
Éd. or. : *The Daughter of Time*, 1951.

On me demande parfois quel est le meilleur roman policier que j'aie lu... Il m'est impossible de répondre à cette question en mentionnant un seul titre. Par contre, il y en a deux qui me viennent spontanément à l'esprit parce que je les ai trouvés exceptionnels, originaux, particulièrement ingénieux ou intéressants. Le premier serait *La Dernière Sonnette* (Série Noire, 1970) de Joseph Harrington, malheureusement épuisé. Le deuxième, ce serait le génial *La Fille du temps*, de Josephine Tey qui vient d'être réédité dans l'excellente collection « Grands détectives ».

Il s'agit d'un roman historique avec une approche tout à fait originale. Coincé sur son lit d'hôpital, l'inspecteur Allan Grant s'intéresse à une énigme historique : Richard III d'Angleterre a-t-il oui ou non ordonné le meurtre de ses deux neveux dans la Tour de Londres afin de devenir l'héritier de la couronne ? C'est la thèse officielle, mais Grant, qui examine les documents d'époque et qui a tout son temps pour réfléchir, a d'autres opinions sur la question. La thèse que développe Josephine Tey dans ce bouquin magistral a fait l'objet de nombreuses discussions passionnées parmi les historiens et elle a surtout pour mérite de



remettre en cause les dogmes, les certitudes de chercheurs arrogants, intranquillants, sûrs de détenir la vérité. *La Fille du temps* combine à merveille les meilleures ficelles du roman de détection et les exigences du roman historique. Une réussite magistrale et, peut-être, l'un des meilleurs polars classiques de tous les temps, si une telle chose existe !



PALAHNIUK, Chuck

Berceuse

Paris, Gallimard (La Noire), 2004, 316 pages.

Éd. or. : *Lullaby*, 2002.

Berceuse est un de ces OVNI littéraires qui risque fort de désarçonner l'amateur de polars pur et dur car, dans ce récit plutôt original, rien ne correspond vraiment aux conventions habituelles du genre. Le style est très particulier, il faut quelques pages pour s'habituer au rythme des phrases, à l'emploi systématique du présent. Quant à l'histoire, elle a dû être écrite sous influence...

Le héros est un journaliste qui enquête sur le fameux syndrome dit de la mort subite du nourrisson. Ce qui l'amènera à fréquenter une agente immobilière peu orthodoxe, spécialisée dans la vente de maisons hantées (ce qui lui permet, entre autres, de vendre six fois la même maison en quelques mois !), un infirmier nécrophile et obsédé par le sexe, un écolo radical spécialisé dans des arnaques géniales et une mystique New Age. Tous ces personnages passablement excentriques sont embarqués dans la même quête : retrouver un livre de sorcellerie, *Le Livre des Ombres* qui contient une berceuse aux effets mortels.

À la fois roman fantastique et polar noir, *Berceuse* est une de ces œuvres typiques de Palahniuk, une des voix les plus originales et les plus radicales de la littérature américaine de ce début de siècle.

Crimes en vrac...

Ils sont arrivés sur mon bureau, je n'ai pas encore eu le temps de les lire, mais comme ces auteurs sont ce qu'on appelle des « valeurs sûres », je me permets de les ajouter à ma liste de suggestions. *Le Peuple des ténèbres* (Rivages/Noir), de Tony Hillerman, vient d'être réédité dans une version intégrale et dans une nouvelle traduction. Ce roman est le premier de l'excellente série mettant en vedette le policier navajo Jim Chee. *1980* (Rivages/Thriller), de David Peace, est le troisième volume du *Red Riding Quarter*, dans lequel Peter Hunter, de la police de Manchester enquête sur la corruption au sein des forces policières, alors que l'Éventreur du Yorkshire continue ses ravages. *Une chance de trop* (Belfond) de Harlan Coben est le dernier thriller de cet auteur qui manie le suspense avec une rare maîtrise. *Prières pour la pluie* (Rivages/Thriller), de Dennis Lehane, présente la cinquième enquête du duo Patrick Kenzie et Angela Gennaro, qui affronte un tueur qui ne tombe sous le coup d'aucune loi : ni couteau, ni bombe, ni revolver... Et comme ultimes suggestions, le petit dernier de Mary Higgins Clark, qui a toujours ses adeptes, *La Nuit est mon royaume* (Albin Michel), une histoire de tueur en série qui s'attaque aux anciennes étudiantes d'une académie réputée, ainsi que *La Ligne noire*, de Jean-Christophe Grangé, où il est question aussi d'un tueur de femmes.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, Norbert Spehner,
François-Bernard Tremblay

Croire ou ne pas croire

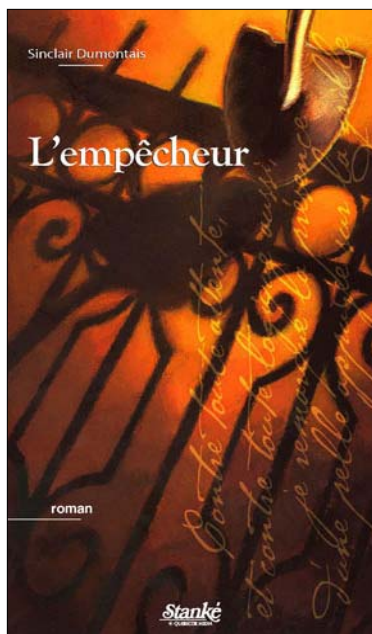
Croire ou ne pas croire. Voilà qui résume assez bien *L'Empêcheur*, le premier roman de l'énigmatique Sinclair Dumontais. Et il faut bien l'avouer, voilà une question fort louable, à laquelle on ne réfléchit pas très souvent. C'est d'ailleurs probablement pour cette raison que l'auteur, qui travaille dans le milieu du marketing en plus d'être le concepteur et éditeur du site Internet Dialogus (www.dialogus2.org) a imaginé ce huis clos de quelque 216 pages pour obliger ses personnages à se poser des dizaines de questions existentielles, même si en bout de ligne, une seule interrogation s'impose : croire ou ne pas croire ?

Rémi Bastien est un paléontologiste dont l'existence banale est réglée au quart de tour. Un beau jour, des hommes se présentent chez lui et lui ordonnent de faire ses valises et d'écrire une note dans laquelle il explique à son père qu'il ne reviendra pas. Croyant à une méprise, Rémi accepte de suivre les inconnus. Après tout, il lui arrive assez fréquemment de quitter la maison pendant quelques jours, sans préavis. Il

se réveille ensuite dans une chambre inconnue et il n'a absolument pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve. Il fait peu après la connaissance de Janon, la porte-parole de l'organisation sans nom et sans appartenance qui l'a choisi, avec trois autres personnes, pour poursuivre une mission pour le moins originale : surveiller un homme vieux de 2000 ans et cacher son existence au reste de l'humanité. Voilà pourquoi il ne pourra jamais quitter le manoir où il se trouve. En fait, non. Il peut quitter le manoir. Mais il le fera les pieds devant.

Pendant 216 pages, Rémi se questionne sur le comment et le pourquoi, mais surtout, sur le qu'est-ce que ça change de savoir que cet homme vieux de 2000 ans a bel et bien existé ? Eh bien, ça change tout. Et en même temps, ça ne change rien, sinon que les personnages de *L'Empêcheur* sont condamnés à vivre leur existence dans un manoir situé dieu seul sait où, pour surveiller une momie qui respire.

Qualifié de thriller métaphysique pour les questions qu'il pose, *L'Empêcheur* est aussi un suspense railleur et sardonique, dans lequel



Sinclair Dumontais prend un plaisir fou à tourner en rond. Malgré l'absence totale d'action, l'auteur maintient efficacement la tension tout au long de l'histoire, qui se termine, il va s'en dire, de manière totalement inattendue. À découvrir. (CF)

L'Empêcheur

Sinclair Dumontais

Montréal, Stanké, 2004, 216 pages.

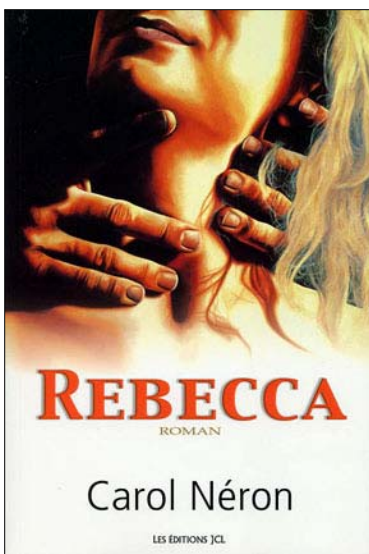


La belle et la bête

Carol Néron est éditorialiste au journal *Le Quotidien*. S'il est en contact chaque jour avec les faits de l'actualité, la fiction de son côté lui permet de se laisser aller, d'inventer ce qu'il veut sans contrainte. Mais il avoue sans gêne que sa fiction, inconsciemment, se retrouve rapidement le miroir du réel. Son deuxième roman, *Rebecca*, est la suite de *Rosalie*, un roman paru 14 ans plus tôt, en 1989.

Taïssak, un petit village de l'arrière-pays où en cet été 1960 tout le monde, tous les gestes sont influencés par la canicule. Il y a Abel qui a pourtant tout de son *alter ego* Cain. C'est un jeune homme de 12 ans qui se croit l'être *Élu*. Il fait la vie dure aux chiens, aux chats, au cimetière qu'il vandalise, avant de s'en prendre au clochard de l'endroit... puis à Rebecca, sa sœur aînée âgée de 15 ans, toute en féminité et qui a envie de goûter la vie et de bien en profiter. Un soir, alors qu'elle s'adonne à la masturbation, Abel décide de la faire chanter. La jeune femme se sauve du village où son destin lui fait croiser plusieurs individus qu'elle n'attendait pas. Puis, il y a le feu qui détruit tout le village de Taïssak. Quarante années s'écoulent. Rebecca n'a pas oublié, ronger par son passé, elle sait que son frère rôde toujours et qu'il pourrait frapper fort. À Beaumont, les gens ne vivent plus tranquille.

Voilà un roman terrifiant et dont la mécanique fonctionne bien. Carol Néron connaît les mécanismes du thriller. Ses personnes sont crédibles et l'atmosphère qu'il réussit à créer est embarrassante. Malgré toutes les qualités du roman, ses phrases sont cependant longues, trop longues, si bien qu'à certains endroits on pourrait



en enlever une sur deux que ça n'y changerait rien. De nombreuses digressions aussi sur des personnages qui sont accessoires, et qui ne permettent en rien la progression de l'histoire. Cela peut paraître un détail, mais j'ai eu personnellement du mal à entrer dans ce long roman. Pourtant, une fois qu'on réussit à s'y installer, c'est pour aller jusqu'au bout. La deuxième partie de ce long roman de 470 pages est beaucoup plus agréable parce que plus fluide.

Il ne faudrait pas non plus décourager le lecteur par ces propos négatifs, *Rebecca* est un roman qui possède, à l'inverse, plusieurs qualités que le lectorat saura aussi apprécier. Carol Neron a certes du talent, mais il faudra établir un contrôle rigoureux sur les prochains romans de cet auteur si l'on veut faire de ces *bons* romans des œuvres qui survivront aux années.

Une lecture d'été d'un auteur québécois que l'on recommande. (FBT)

Rebecca

Carol Neron

Chicoutimi, JCL, 2003, 470 pages.



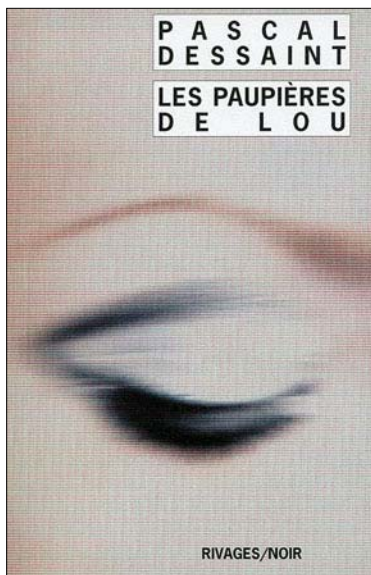
Re-fais-moi un Dessaint

De passage au Québec dans le cadre du dernier Salon du livre de Montréal — dont la thématique en 2003 était, rappelons-le de nouveau, le Polar —, le Toulousain Pascal Dessaint (qui se prépare à signer un polar-photo sur la belle ville de Toulouse, un livre qui sera publié dans une nouvelle collection dirigée par Claude Mesplède aux éditions Autrement) a vu une nouvelle version de son premier roman, *Les Paupières de Lou* (1992), réédité au début 2004 chez Rivages.

Julien, un écrivain public sans le sou, partage son appartement avec son chat Blaise, sa caille Arthur, son pote Cyrille, qui débarque se saouler la gueule une fois par semaine, et Lou... Lou qui vient et qui repart, Lou qui fait le tapin et qui collectionne les hommes dans une petite chambre d'hôtel, aventures sans lendemains. Julien reçoit, de son côté, des manuscrits à corriger et ça, il sait bien le faire. Mais il s'inquiète

de Lou. De ses présences, de ses absences, de Lou qu'il aime toujours (à sa manière), mais qui déserte le navire en même temps qu'il apprend son éviction de son appartement déjà envahi par la forte présence de Bruce Springsteen, crachée des haut-parleurs du nouveau voisin. Puis l'univers bascule, le réel rattrape la fiction et aidé par Cyrille, Julien enquête sur la disparition de Lou et apprend à se connaître un peu plus à mesure qu'il découvre les secrets de cette dernière.

On retrouve avec plaisir une bonne partie des thèmes et des personnages utilisés par Pascal Dessaint dans ce premier roman et les lecteurs d'*Une pieuvre dans la tête* et du dernier roman de l'auteur, *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses* (voir *Alibis* 8 Internet), pourront faire des rapprochements. L'univers décrit est assez miteux et ressemble parfois à ceux créés par Philippe Djian. C'est le quotidien qui vient sortir les personnages du banal, leur mettre le pied au cul pour ne pas qu'ils se fossilisent dans le confort de leur appartement. Le rythme est lent, comme dans plusieurs autres textes de Dessaint, et s'il y a meurtre, c'est à la fin. Le récit, quant à lui, est cependant noir du début à la fin. Bref,



une réédition agréable, si vous aimez les longs préliminaires textuels. (FBT)

Les Paupières de Lou

Pascal Dessaint

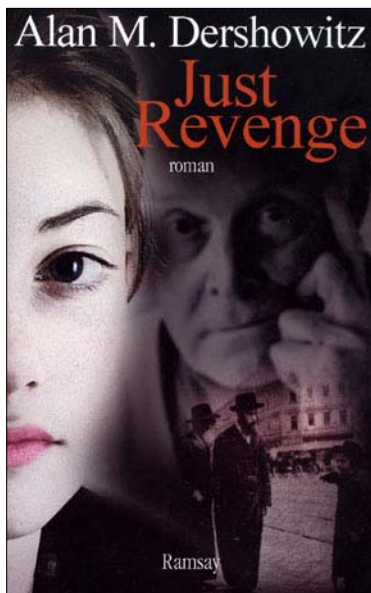
Paris, Rivages (Noir), 2004, 278 pages.



Actes de vengeance

Près d'un demi-siècle après les faits, Max Menuchen, un professeur d'études bibliques à Harvard Divinity School, découvre que l'homme qui a massacré toute sa famille pendant la Deuxième Guerre mondiale et qui l'a laissé pour mort au milieu des cadavres, coule des jours paisibles à quelques kilomètres seulement de sa résidence. Que faire ? Dénoncer le coupable et le livrer à la justice qui le condamnera comme criminel de guerre ? Ça serait la solution logique. Il y a juste un problème, et il est de taille : l'excipitaine de la milice lithuanienne, Marcellus Prandus, grand massacreur de Juifs, est atteint d'un cancer et mourra avant que la lente machine bureaucratique de la Justice ait pu faire quoi que ce soit. Que doit faire Max ? S'attaquer aux membres de la famille de Prandus pour le faire souffrir, lui rendre la monnaie de sa pièce, avec à la clef un certain nombre de problèmes moraux et légaux ? « Peut-il être juste d'ôter la vie à un enfant innocent dans l'unique but de punir son aïeul malfaisant d'avoir massacré d'autres innocents ? », se demande-t-il. Le principe de la vendetta... Max décide de passer aux actes avec les conséquences que l'on peut imaginer. Le procès qui s'en suit sera spectaculaire et réservera bien des surprises.

Le problème abordé dans ce roman n'est pas vraiment nouveau. La loi du talion ou la vengeance personnelle peut-elle remplacer une justice défaillante, incapable de punir comme il se doit les coupables de crimes atroces ? On ne compte plus les récits qui traitent de ce thème. L'auteur tente de répondre à ces épineuses questions, mais n'y réussit qu'à moitié. La gravité du propos et la complexité de la situation peuvent difficilement être abordées dans le cadre d'un thriller



qui procède par raccourcis et coups de théâtre. Jusqu'à un certain point, l'auteur sait nous tenir en haleine, mais les événements se succèdent à un rythme trop rapide, l'approche est plutôt superficielle et la finale un peu trop ambiguë (en tout cas politiquement correcte !) pour que nous soyons vraiment satisfaits. Un tel sujet exige plus de réflexion, plus de profondeur, alors qu'ici on a parfois l'impression de lire un scénario de film. (NS)

Just Revenge

Alan M. Dershowitz

Paris, Ramsay, 2004, 364 pages.



Destins croisés

Peut-on échapper à son destin ? L'auteur, scénariste et cinéaste Jean-Guy Noël (à qui l'on doit les longs-métrages *Tu brûles...* *Tu Brûles* et *Ti-Cul Tougas*) tente de répondre à cette question dans son troisième roman, un thriller noir à saveur existentialiste. *Un homme est un*

homme met en scène cinq personnages dont la destinée est à jamais compromise à la suite de rencontres fortuites et inattendues, mais lourdes de conséquences.

L'histoire débute avec un meurtre, celui de Karine, une jeune danseuse au passé tragique qui se prostitue pour soulager les hommes. Un soir de fête avec des amies, elle fait la rencontre de Samir, réfugié politique d'origine algérienne qui tire le diable par la queue dans l'espoir de faire venir un jour à Montréal femme et enfants restés en Algérie. Exaspéré de solitude et persuadé que toutes les femmes qui croisent son chemin cherchent à se moquer de lui, Samir se résout à payer les services de Karine pour assouvir son besoin de proximité avec une femme. Malheureusement, la rencontre se déroule de mal en pire et Karine finit dans une ruelle. Samir, convaincu qu'il a tué la jeune prostituée/danseuse parce qu'il n'avait pas le choix, contacte un avocat, du nom de Corneille, qui lui a remis sa carte d'affaires pas plus tard que la veille. Tiens, tiens, quelle coïncidence ! La police entre évidemment en scène à la suite de la découverte du corps de Karine. C'est le lieutenant-détective Byrd qui se charge de

l'enquête, qui ne dure pas longtemps, puisque Samir se livre à la police.

En filigrane de cette première intrigue, on découvre à l'arrière-plan l'histoire de chaque personnage et ses motivations, toutes justifiées (croient-ils) par un passé tragique. L'histoire de Monik, la mère de Karine au passé morbide, en est un bon exemple. Parce qu'elle n'a pas su aimer sa fille, l'écart entre les deux femmes s'est élargi jusqu'à ce qu'elles perdent contact. Inévitablement, quand Monik décide de rétablir les ponts, il est trop tard. Même chose pour Corneille, il accepte de défendre Samir pour des raisons très personnelles, liées à son passé tandis que Samir, en bon sociopathe, tente d'excuser ses actes en blâmant les autres et son enfance pas facile. Même le lieutenant-détective Byrd n'échappe pas à son passé, qui revient le hanter de manière totalement inattendue.

Enfin bref, malgré son humour noir, *Un homme est un homme* est avant tout un roman sur le mal de vivre et les mauvais tours que jouent parfois le destin. Peut-on néanmoins excuser ses actes en citant les malheurs qui nous ont affligés dans le passé ? Tout le roman repose sur cette question. Malgré des arguments plutôt convaincants, des situations parfois très divertissantes et un personnage fort sympathique (Byrd), Jean-Guy Noël ne parvient pas à nous faire croire à la bonne foi de Samir. *Un homme est un homme* n'en reste pas moins un bon roman, ne serait-ce que par la présence inusitée du personnage corbeau, témoin sarcastique des événements qui se déroulent sous ses yeux d'oiseau de malheur. (CF)

Un homme est un homme

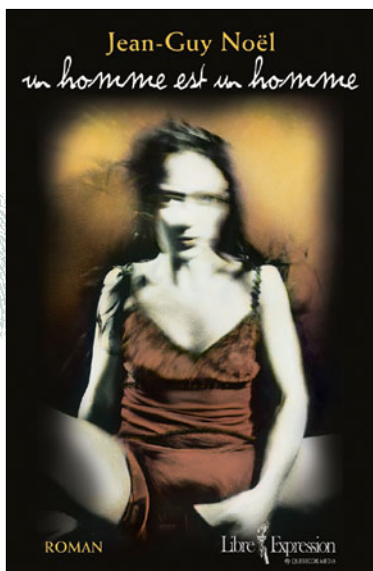
Jean-Guy Noël

Montréal, Libre Expression, 2004, 403 pages.



Des nouvelles de la bande à Zidane

Thierry Jonquet est un des auteurs les plus importants de la mode nommée *néopolar*. Peintre du quotidien — et du réel par surcroît —, il décrit une société pas bien encourageante où l'humour grinçant côtoie l'horreur. Son œuvre est résolue-



ment noire — lire *Mygale* (1984) et *Moloch* (1998), Prix mystère de la Critique. Les deux nouvelles qu'il présente ici se fondent aussi dans le sillage déjà tracé par l'auteur. *La Folle Aventure des Bleus...* est une nouvelle parue dans le journal *Le Monde* à l'été 2002, tandis que *DRH* est un texte adapté d'une dramatique radiophonique diffusée par France-Culture en novembre 2002, dont le titre était *La Leçon de management*.

Ça va mal pour Adrien. Après la victoire des Bleus au Stade de France en 1998, il a tout perdu. Quatre ans plus tard, à l'aube de cette nouvelle Coupe du monde de football, Corée-Japon 2002, il espère que son équipe, avec Zidane en tête, pourra renverser pour lui la vapeur si elle gagnait. Mais Adrien est pris avec sa gangrène, qui ne va pas en s'améliorant, et Zizou, le héros de la Coupe en 98, est blessé à la cuisse... Pas facile de rester optimiste lorsque tout va mal.

Danglar et Ranoult rentrent ensemble d'un congrès. Les deux hommes sont DRH, directeur des ressources humaines. Dans un train quasi désert, ils partagent l'important espace clos avec

cinq autres individus : trois jeunes adolescents qui se rendent à un mariage et un homme qui sort tout juste de prison, accompagné de sa jeune et fringante fiancée. Alors que les esprits s'échauffent entre le groupe d'ados et le jeune couple, les deux DRH se posent en observateurs et portent un regard analytique sur leurs semblables, car la déformation professionnelle est tout à fait applicable dans leur cas.

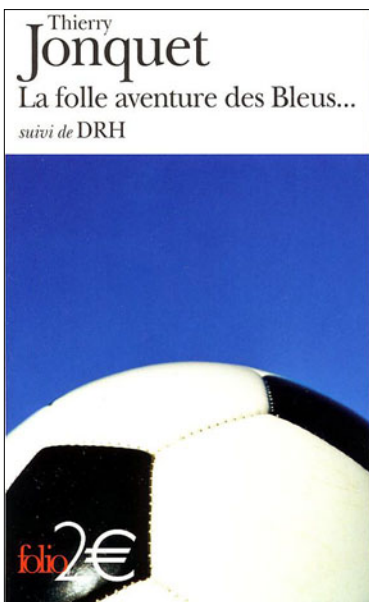
Deux nouvelles noires qui représentent bien, mais à des niveaux différents, tout le mal de vivre du monde. Il n'est pas nécessaire d'être un adepte du *ballon rond* pour savourer tout le malaise social sur lequel Jonquet veut que le lecteur pose son regard. C'est d'ailleurs cette dimension du social qui rapproche les deux textes, bien différents pourtant, mais dans lesquels Jonquet utilise l'ironie pour en faire ressortir toute la dureté.

En deux mots, les adeptes de Jonquet n'auront pas trop de mal à s'y retrouver. (FBT)

La Folle Aventure des Bleus... suivi de *DRH*

Thierry Jonquet

Paris, Gallimard (Folio 2 euros), 2004, 93 pages.



Frissons et gâteaux garantie

Voici le troisième roman adapté de la populaire série télévisée *Les Experts*. On y retrouve les mêmes personnages qu'au petit écran qui gravitent toujours autour de deux histoires construites en parallèle pour chacun des épisodes.

Sara et Gil quittent Las Vegas pour assister à une conférence médico-légale dans l'État de New York. Premiers arrivés sur les lieux — un hôtel en montagne — en compagnie d'un collègue de l'Ouest canadien, les deux acolytes, profitant de la neige qui tombe abondamment pour faire une petite randonnée en plein air, découvrent le cadavre d'un homme après avoir entendu des coups de feu. Les traces qu'a laissées le meurtrier dans la neige mènent droit à l'hôtel et, curieusement, au moment où ils allaient quitter les lieux, le patron et leur collègue CSI canadien arrivent sur la scène du crime. Évidemment, tout

le monde est suspect sauf Gil et Sara, mais la tempête continue et les accès à la montagne deviennent impraticables pendant que la neige s'accumule sur la scène de crime. Gil et Sara devront faire confiance à leur collègue canadien, qui se dit expert dans ce genre de scénario, pour réussir à boucler cette enquête.

À Las Vegas, ce n'est guère plus drôle. Le cadavre d'une femme est trouvé en bordure du lac Mead... décongelée ! Elle était disparue depuis plusieurs mois. Catherine, épaulée par Nick et Warrick, doit résoudre cette affaire en l'absence de Grissom, parti à la montagne avec Sara. Aidée de ses hommes, elle mène l'enquête et n'a pas grand-chose à se mettre sous la main. Un deuxième cadavre est découvert, lui aussi décongelé, et il viendra apporter de l'eau au moulin des spécialistes en scène de crime, qui n'ont pas de mal à lier ce cadavre au premier découvert. Ils devront cependant trouver qui possède un congélateur de marque *Kenmore* commercialisé par la chaîne *Sears*.

Un cadavre tout frais qui se fait ensevelir par la neige sous les yeux de Sara et Gil, un autre

qui dégèle sur le bord d'un lac devant Catherine, Warrick et Nick, voilà certes une thématique pour nous glacer le sang ou, du moins, nous tirer un frisson. Ce troisième roman de la série n'a rien à envier aux deux premiers, qui étaient excellents. Les histoires sont intéressantes, les scénarios réels et crédibles.

Un suspense constant, un livre que l'on traverse d'une traite et qu'on a du mal à lâcher. (FBT)

Le Linceul de glace

Max Allan Collins

Paris, Fleuve Noir (Les Experts 3), 2003, 318 p.

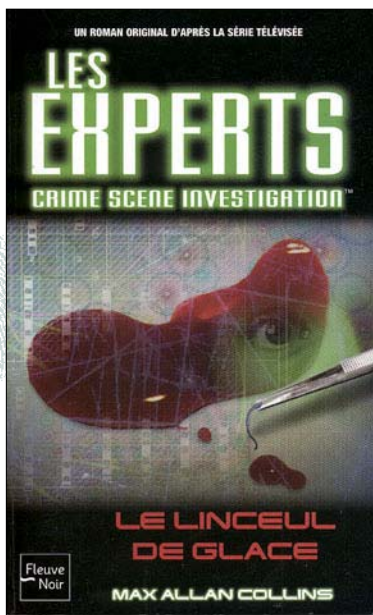


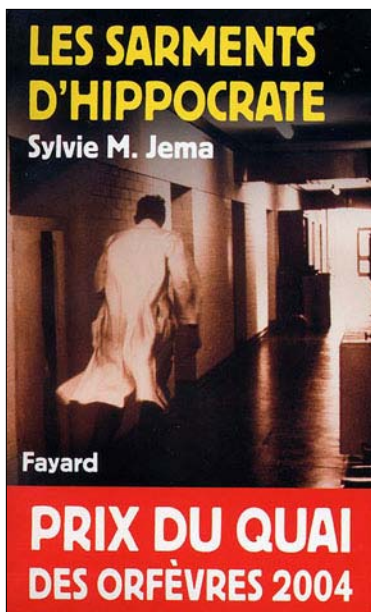
Hippocrate l'hypocrite

Sylvie M. Jema est médecin spécialiste dans un service de gynécologie. De plus, elle voue une passion sans borne à la littérature policière. Elle a trouvé le moyen d'allier son travail et son amour des livres dans son premier roman, *Les Serments d'Hippocrate*, qui a enlevé les honneurs du Prix du Quai des Orfèvres 2004, un prix de renom qu'ont déjà gagné Gérard Delteil (1993) et G.-J. Arnaud (Saint-Gilles) en 1952.

Le professeur Desseauve est furieux. Le patron du département de gynécologie-obstétrique vient de recevoir une autre lettre anonyme de menaces. Qui peut bien lui faire parvenir ces lettres ? Les candidats à ce titre sont nombreux, le professeur ayant plus d'ennemis que d'amis. Il en parle à son interne, Cécile, dont la sœur Stéphane fait partie des services de police. Mais la même journée, la secrétaire et maîtresse de Desseauve est retrouvée morte. Le lieutenant Stéphane Brandoni et le capitaine Pujol de Ronsac mènent l'enquête. Les morts se succèdent et les arrestations se multiplient. Eh oui ! Lorsqu'il y a trop de personnes à qui le chapeau de l'assassin fait, ce n'est pas toujours facile de mettre la main sur le bon.

Les rebondissements sont nombreux dans ce premier roman de Sylvie M. Jema et, à la longue, cela nuit à la qualité du suspense. Tellement qu'on se demande pourquoi il faudrait se rendre à la fin du bouquin. Mais ayez un peu de persé-





vérence si c'est le cas, car Jema nous gardent encore des surprises pour la toute fin. Le roman, quant à lui, est bien écrit, même si quelques incohérences deviennent un peu agaçantes. Donnons seulement cet exemple du lieutenant Brandoni qui n'a pas son permis pour conduire un véhicule automobile et qui ne se promène qu'en moto (pour un inspecteur de police, ça ne fait pas très sérieux)... mais qu'on empêche de boire de l'alcool quelques pages plus loin, car elle doit repartir avec sa voiture !

Dans l'ensemble, le livre est agréable à lire et l'on attendra la sortie d'un deuxième roman dont l'auteure a déjà commencé la rédaction. (FBT)

Les Sarments d'Hippocrate
Sylvie M. Jema
Paris, Fayard, 2003, 343 pages.

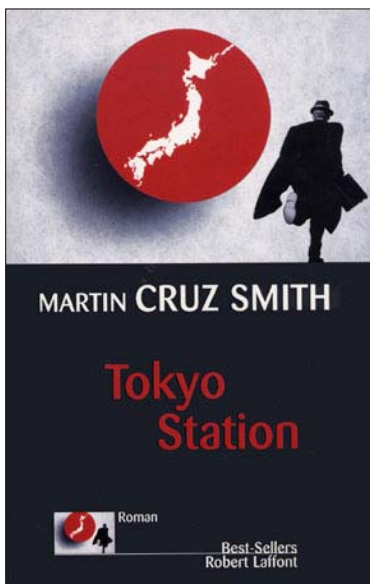


Bons baisers de Tokyo !

Qui est Harry Niles, né de parents américains, mais plus japonais que bien des Japonais ? Un

espion à la solde du gouvernement américain ? Un traître qui travaille au contraire pour les Japonais ? Ou simplement un petit escroc un peu désinvolte qui tente de sauver sa peau ? Car il n'est pas bon d'être un Américain à Tokyo, la veille de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor.

Niles, qui a deviné les intentions hostiles des Japonais et qui connaît leurs objectifs, tente de prévenir les autorités américaines, qui font la source oreille (on se méfie de lui...) alors que par ailleurs, il refile de fausses informations aux Japonais dans le seul but de prévenir un conflit dont il redoute les formidables conséquences. Dans les dernières heures, avant le début de l'attaque, le problème le plus crucial de Niles est de trouver une place sur un avion en partance pour ailleurs, en compagnie de sa maîtresse, la femme de l'ambassadeur anglais, et cela à l'insu des autorités militaires japonaises et de sa compagne Michiko dont il redoute le romantisme suicidaire et la fureur vengeresse. Pauvre Harry ! Traqué par la police secrète japonaise, rejeté par les siens, Niles doit aussi échapper à la folie meurtrière d'un samouraï, un colonel de l'armée,



qu'il a humilié dans le passé et qui veut lui couper la tête.

Toute une partie du roman nous raconte la vie de ce Harry Niles, un anti-héros tiraillé entre deux cultures. Harry est un personnage fascinant qui nous fait découvrir un monde : le Japon d'avant la Seconde Guerre mondiale, une société étrange, raciste, militariste, à la fois raffinée et cruelle, refermée sur elle-même, férue de tradition et qui se sent à l'étroit dans ses frontières. D'où ses vues belliqueuses et les conséquences tragiques que l'on sait. À la fois fresque historique, récit d'espionnage et thriller, *Tokyo Station* ne manquera pas de combler les fans de Martin Cruz Smith même si le dénouement (un bien grand mot dans les circonstances) nous laisse sur notre faim. On s'attendait à mieux... (NS)

Tokyo Station

Martin Cruz Smith

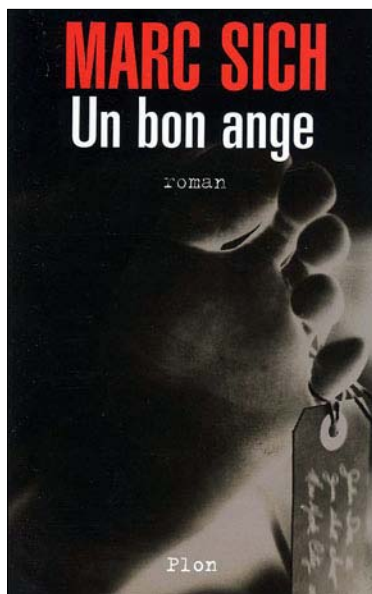
Paris, Robert Laffont, 2004, 364 pages.



Petits meurtres entre amis

Marc Sich est journaliste depuis une vingtaine d'années et il est reporter pour la célèbre revue *Paris-Match*. Il remportait en 1999 le Prix polar de la ville de Cognac pour son troisième roman, *Mortels abîmés*. *Un bon ange* est son cinquième.

Zot Yavotski est un flic sur le déclin, désabusé par son métier et probablement par lui-même, et il hait tout ce qui ressemble à un cadavre et à une enquête. Son meilleur copain, Paul Damien, qui n'a cessé de prendre du galon et qui agit maintenant comme conseiller auprès des ministres de l'Intérieur, lui demande, au nom de leur amitié, d'enquêter sur une sale affaire : le cadavre mutilé d'un jeune travesti drôlement accoutré. Mais l'enquête tourne au vinaigre dès le départ : Paul Damien se fait arrêter et Yavotski lui-même est soupçonné d'être complice dans cette affaire. C'est l'inspecteur Sarral qui est chargé de l'affaire, mais Yavotski a une longueur d'avance sur ce dernier et trouve plusieurs morts similaires dans le passé, cependant les dossiers sont minces, voire inexistants. Zot persiste quand



même à croire que son ami Paul n'a rien à voir avec ces histoires de meurtres et il poursuit son enquête, bientôt aidé par une danseuse du nom de Jenny et un ange gardien anonyme qui semble veiller au bon fonctionnement de sa mission. Yavotski est bien loin de s'imaginer que ses recherches vont l'amener à déterrer le passé caché de son meilleur copain, qui renferme bien des mystères.

Marc Sich a certainement un bon talent d'écrivain. Le choix de la narration à la première personne du singulier est judicieux dans ce cas-ci, l'histoire est bien racontée et bien écrite, ce qui est déjà beaucoup. Le problème, si problème il y a, se situe au niveau de l'intrigue. Là, réellement, l'auteur aime se compliquer la vie. Ce n'est pas que cela soit mauvais ou ennuyant, mais c'est plutôt tordu et compliqué inutilement. Cependant, l'auteur ne perd jamais le contrôle de ses ficelles, qu'ils dirigent de main de maître. À lire, donc, si vous aimez les intrigues tordues. (FBT)

Un bon ange

Marc Sich

Paris, Plon, 2003, 223 pages.